

Faire sien l'espace public.

L'appropriation différenciée de la « dalle Kennedy » dans le quartier populaire de Villejean (Rennes).



Antoine REDIER

Séminaire Identités et mobilisation

Sous la direction de : Christian Le Bart

2017-2018

Remerciements

Je tiens à remercier plusieurs personnes qui m'ont permis – de près ou de loin – de conduire mon enquête et de rédiger ce mémoire.

Mes premières pensées vont vers mon directeur de mémoire, Christian Le Bart, qui m'a guidé tout au long de l'année. Il m'a conseillé, entre autres, dans le choix du sujet et dans la construction du plan, mais de façon plus générale dans la manière de diriger une enquête en sciences sociales. Ses interventions lors du séminaire ont aussi été précieuses du point de vue de la méthodologie.

Je remercie Bleuwenn Lechaux, chercheuse et résidente à Kennedy, qui m'a aidé à rencontrer deux foyers habitant Kennedy avec qui j'ai réalisé des entretiens importants dans le déroulement de l'enquête.

Je remercie aussi François pour ses qualités de photographe. Ce mémoire n'aurait pas tout à fait été le même sans ses illustrations de la dalle. Nos « sessions photos » auront été des moments enrichissants et plaisants dans l'enquête.

Je remercie également Tanguy, équipier lors de plusieurs entretiens exploratoires, qui m'a aidé à être plus à l'aise pour rencontrer des usager.e.s de la dalle Kennedy de façon spontanée. Il a amené lucidité et curiosité.

Je remercie Solenn pour sa relecture attentionnée et précieuse.

Je remercie Anne-Claire pour sa relecture ainsi que ses bons conseils, ses avis intéressés et les échanges que nous avons eus ensemble à propos de ce mémoire. Merci d'être là.

Je remercie enfin Denis, adolescent que j'ai rencontré via mon bénévolat à l'AFEV. Les moments passés à ses côtés auront été enrichissants, sans nécessairement être utiles à l'enquête. Il m'a permis d'entrevoir à quoi pouvait ressembler une vie d'adolescent originaire du quartier. J'en garde de bons souvenirs.

Liste des sigles et des abréviations

AFEV : Association Française d'Education Volontaire

ANRU : Agence Nationale de Rénovation Urbaine

APRAS : Association pour la PRomotion de l'Action et de l'Animation Sociale

BAC : Brigade Anti Criminalité

P+R : Parking + Relais

SDF : Sans Domicile Fixe

STAR : Service de Transports de l'Agglomération Rennaise

ZAC : Zone d'Aménagement Concerté

ZRU : Zone de Rénovation Urbaine

ZUP : Zone d'Urbanisation Prioritaire

ZUS : Zone Urbaine Sensible

Table des matières

Liste des sigles et abréviations	2
Remerciements	3
Introduction : Est-il possible de faire une sociologie du lieu public ?	6
1. De quoi parle-t-on ? Présentation et morphologie de la "dalle Kennedy" et du quartier de Villejean	7
1.1. Brève socio-histoire du quartier de Villejean	8
1.2. La dalle Kennedy : « espace », « lieu », « territoire », « quartier » ?	9
1.3. Un quartier stigmatisé : Villejean comme « patrimoine négatif » (S. Wahnich).....	11
2. Vers une analyse de l'individualisation des pratiques spatiales	12
2.1. Pour une analyse de l'espace dans les sciences sociales	12
2.2. L'étude du quartier dans sa diversité et son hétérogénéité.....	13
2.3. L'analyse des pratiques spatiales et des usages du lieu public	15
3. Quelle enquête ethnographique sur la dalle Kennedy ?	16
3.1. Aménager la méthode de l'entretien : une nécessité en quartier populaire.....	16
3.2. L'observation directe : ressource empirique essentielle	18
3.3. Que regarder ?	19
.....
Chapitre I - Typologie des usages de la dalle Kennedy : vers des pratiques spatiales différenciées	22
.....
1. Occuper : contrôler l'espace public à des fins privées	23
1.1. Deux groupes constitués dans l'espace : les zonards et les dealers.....	23
1.2. Spontanéité et informalité des rapports sociaux.....	25
1.3. <i>Faire le mur</i> : le contrôle de l'espace à plusieurs.....	27
2. Travailler : sociabilités professionnelles en réseau	30
2.1. Avoir « pignon sur dalle »	30
2.2. Les formes organisées d'appropriation de la dalle Kennedy	32
2.3. Travail en équipe et constitution d'un réseau professionnel : les leviers de l'action	35
3. Fréquenter : pratique majoritaire des habitant.e.s.....	37
3.1. Lieux de consommation, consommation du lieu (H. Lefebvre).....	37

3.2. Un lieu de rencontre	40
3.3. Un espace de jeu.....	41
4. Passer : l'investissement spatial contraint	43
4.1. Du collectif vers l'anonymat	43
4.2. « Kennedy » : terminus du métro	44
4.3. « <i>Si on pouvait partir on partirait</i> »	45
.....	
Chapitre II - Quand l'appropriation de l'espace pose problème : concurrence, contrainte et conflits sur la dalle Kennedy	48
.....	
1. Marquer son « territoire » : la fragmentation de l'espace.....	48
1.1. Les différents micro-espaces de la dalle.....	49
1.2. Espaces publics périphériques et espaces semi-publics	50
1.3. « <i>Ah bah il vaut mieux pas sortir à 10h du soir hein !</i> » : un partage du temps concurrentiel	51
.....	
2. Contourner la dalle Kennedy	53
2.1. Eviter la dalle pour rentrer chez soi	53
2.2. Le Berry comme refuge proche.....	54
2.3. L'« <i>exit</i> » : sortir de Kennedy ou y partir définitivement.....	56
3. Les conflits d'usage : quand l'appropriation de la dalle devient une lutte.....	58
3.1. Coexistence et superposition des groupes sociaux (conflit latent).....	58
3.2. Confrontation directe des groupes sociaux (conflit fort et direct)	60
3.3. Réguler les usages de l'espace public : la sécurisation de la dalle Kennedy	63
4. « La conquête de l'espace » : les inégalités dans l'accès à la dalle Kennedy	65
4.1 Lien social et pratique de l'espace public en quartier populaire.....	66
4.2. Tenir le terrain : une disposition fortement masculine	67
4.3. Vieillesse et repli sur la sphère privée	68
Conclusion.....	70
Bibliographie.....	72
Annexes.....	75

Introduction – Est-il possible de faire une sociologie du lieu public ?

Ce mémoire est né d'un long questionnement sur la possibilité ou non d'enquêter sur un « lieu public », c'est-à-dire un lieu urbain, extérieur, ouvert à tou.t.es et sans contrainte d'accès. Ce travail s'est progressivement construit comme une quête de légitimité scientifique pour un chercheur débutant. La question initiale de ce mémoire est la suivante : la sociologie, et plus largement les sciences sociales, peuvent-elles traiter l'espace, surtout lorsqu'il est public, extérieur et si oui *comment* ? Cette introduction vise à refléter les réflexions, attermolements et doutes sur la capacité réelle et l'intérêt que pouvait présenter l'étude d'un lieu public extérieur, la « dalle Kennedy », dans un quartier populaire rennais. Tant elles ont été constitutives du dispositif d'enquête et du contenu du mémoire, ces difficultés ont largement été des ressources à l'analyse et au bon fonctionnement de l'étude (Guionnet, 2015).

Le *Guide de l'enquête de terrain* de Stéphane Beaud et Florence Weber (Beaud, Weber, 2003), manuel classique des sciences sociales, se montre très clair sur la question de l'enquête en lieu public. Selon ses auteurs, l'enquête en lieu public est impossible en sciences sociales car il n'existe pas de degré d'interconnaissance suffisant entre les acteurs pour permettre son étude. Le choix d'un lieu public comme terrain d'enquête est d'ailleurs évoqué comme l'un des pièges classiques dans lesquels peut tomber un étudiant débutant en sciences sociales. La sociologie ne saurait avoir les outils et les ressources pour questionner un tel espace car il n'est pas *structurant* sociologiquement, il n'y aurait rien qui unit socialement les usager.e.s de ces lieux, ce serait des « interactions sans lendemain, c'est-à-dire sans conséquences » (*ibid.* p.41) et les gares, fast-foods, lieux de passages ou les grands cafés sont cités. L'interconnaissance serait donc la condition *sine qua non* à l'enquête ethnographique : « Sans interconnaissance, pas de terrain, pas d'enquête ethnographique. C'est là une règle d'or qui ne souffre d'aucune exception [...] Cela ne veut pas dire qu'il soit impossible d'enquêter hors milieu d'interconnaissance : simplement, ce sera une enquête d'un autre type » (Trémoulinas, 2007 p. 296). Mon terrain – la dalle Kennedy – combine les impossibilités citées par Beaud et Weber : c'est à première vue un lieu de passage, il est fréquenté par un ensemble indénombrable d'individus ne se connaissant pas nécessairement et il est constitué d'une multitude d'activités.

Ce qui se produit sur un lieu public est ainsi nécessairement anonyme à partir du moment où les individus ne se connaissent pas entre eux. Beaud et Weber dans le *Guide* se fondent sur

la différence entre deux natures d'interactions : l'interaction *anonyme* et l'interaction *personnelle*. L'interaction anonyme est l'interaction des lieux publics par définition selon les auteurs, y compris lorsque deux individus se rencontrent. « C'est le 'soudain' qui pose problème : pour les deux auteurs, soit on se connaît déjà, soit on ne se connaît pas, il n'y a pas de demi-mesure. » (*ibid.* p.119). La tâche consistant à observer des interactions en lieu public serait donc feinte et peu rigoureuse sociologiquement....

A partir de cette lecture, que faire ? Prendre en compte les remarques du *Guide de l'enquête de terrain* s'est avéré primordial, pour comprendre les raisons de ce qui est présentée comme une impossibilité – enquêter en lieu public – et ainsi mieux réfuter le caractère implacable de son propos. Une lecture réflexive du *Guide* a permis de construire les premières tentatives d'accès au terrain, d'établissement d'une méthode sur la « dalle Kennedy » et d'un cadre d'analyse pertinent. A son échelle, ce mémoire s'efforcera de prouver qu'il est possible et même nécessaire d'enquêter sur un lieu public et de construire un dispositif d'enquête, une méthodologie et un cadre d'analyse permettant de traiter des rapports sociaux sur l'espace public qu'est la dalle Kennedy.

1. De quoi parle-t-on ? Présentation et morphologie de la « dalle Kennedy » et du quartier de Villejean

La présentation du terrain est un prérequis à tout mémoire de sciences sociales, de manière à familiariser le lecteur avec le contenu et à expliciter concrètement les lieux qu'a visités le chercheur. Elle prend une importance singulière dans des travaux propres à la sociologie urbaine et spatiale. Il est en effet pertinent dans le cas de la dalle Kennedy de donner des illustrations concrètes et des cartes, et ce dans le corps du texte, car l'ethnologue possède devant soi un espace, un lieu public cohérent, restreint, qui fournit un cadre d'analyse pratique et identifiable par le lecteur.

1.1. Brève socio-histoire du quartier de Villejean

Villejean est un quartier récent, construit au début des années 1960, marquant l'extension de la ville de Rennes sur son côté Nord-Ouest. La création du quartier s'inscrit dans le processus d'urbanisation de Rennes, labellisé sous le nom de Zone Urbaine Prioritaire. Dès

Henri Fréville (1953-1959), la municipalité souhaite en effet construire au-delà de la voie ferrée, notamment pour répondre au fort besoin de logements, généralisé à l'échelle de la France mais particulièrement criant à Rennes (Association des Résidents de Villejean, 2001, p.33). L'autre objectif est la création d'un ensemble universitaire, intégrant campus, équipements et logements sous la bannière de l'Université Rennes 2. Le 17 mai 1954, le conseil municipal approuve les grandes lignes du projet, en 1965 les premiers immeubles sont habités et en 1968 la ZUP est inaugurée (*ibid.* p.55) La municipalité nomme l'espace public « Cours John Fitzgerald Kennedy¹ » en hommage au président américain, quelques années après son assassinat. On compte en 2013 6103 logements dans l'ensemble du quartier pour 2605 uniquement sur la dalle Kennedy, avec une forte proportion de logements sociaux (Epareca, 2010).

Ainsi, « Kennedy » et la dalle spécifiquement font l'objet d'attention particulière de la part des pouvoirs publics et d'un champ d'action délimité, il s'agit d'un quartier dit *prioritaire* (c'est une ZUP on l'a dit mais aussi une ZUS, ZRU, ZAC)². Les pouvoirs locaux déjà (Rennes Métropole, municipalité) : dès 1992 la ville de Rennes lance une réflexion générale, avec la volonté de résoudre le problème d'un quartier considéré comme malfamé, où la qualité de vie s'est dégradée³. Ainsi, une vaste opération de rénovation urbaine est déployée sur le quartier, sous-entendant qu'une réorganisation de l'espace suffit pour corriger l'ensemble des problèmes sociaux dans un quartier donné (Epstein, 2012, p.55). Les termes utilisés dans les documents publics pour expliciter et justifier de telles opérations sont assez explicites : il faut « requalifier » la dalle, l' « ouvrir », lui « donner du relief », l' « améliorer » et désormais être un « espace de qualité »⁴. Kennedy est présent sur la liste prioritaire de l'ANRU, qui chapeaute la requalification du quartier dont les travaux commencent en 2004 (*ibid.* p.55). Les financements et les leviers d'actions ne sont plus seulement locaux mais nationaux désormais. Au final, c'est essentiellement la dalle qui est requalifiée au sein du quartier, preuve d'une focale particulière sur le thème de l'espace public. Pour illustrer cette attention institutionnelle à l'égard du quartier, engageant différents acteurs (métropole, ville de Rennes, bailleurs

¹ Ça reste le nom officiel, encore visible sur le panneau désignant la rue. Mais l'usage est de dire « dalle » et d'ailleurs cet espace est davantage une dalle qu'une cour techniquement parlant.

² Documentation Epareca, 2010.

³ Documentation de Rennes métropole, 2015.

⁴ *Ibid.*

sociaux, ANRU, partenaires privés) et la façon de mettre en scène la dalle, il paraissait pertinent de faire figurer un document officiel dans ce mémoire¹.

Sur le plan démographique, Kennedy est en premier lieu un quartier précaire. Le taux de chômage y est plus élevé que dans la majorité des autres quartiers rennais (15% en 2013 ; APRAS, 2013). Le nombre d'employés et d'ouvriers y est aussi plus fort et à l'inverse le nombre de cadres/professions intellectuelles supérieures est plus faible (14% contre 24% à Rennes en 2014 ; *ibid.*). Kennedy est aussi un quartier étudiant (les étudiants représentent 35% des actifs du quartier contre 24% à Rennes, en 2011) et très jeune (les 11-24 ans représentent près de la moitié de l'ensemble de la population du quartier). Enfin Kennedy constitue un quartier avec un taux d'étrangers (15% de la population) et d'immigrés (18.3%) supérieur à la moyenne rennaise.



Le centre de la dalle Kennedy orienté vers l'Est côté Rennes 2, avec la bouche de métro. Crédits : F. Baudry et auteur.

¹ Voir annexe 2.

1.2. La dalle Kennedy : « espace », « lieu », « territoire », « quartier » ?

La dalle Kennedy est *l'espace public* à proprement parler de l'ensemble locatif « Kennedy », moitié de Villejean, en son centre¹. Il s'agit d'une dalle de béton longue d'environ 600m, contenant plusieurs commerces, équipements, services, entourée par huit tours massives destinées essentiellement au logement social ainsi que par trois barres horizontales, proposant elles des logements privés (voir illustrations en couverture et ci-contre). De façon strictement géographique, la dalle Kennedy est donc différente de Villejean, plus large, lui-même une partie d'un ensemble administratif de la municipalité (le quartier administratif Villejean-Beauregard, contenant Villejean, Beauregard et Saint-Martin²).



Le centre de la dalle orienté vers l'Ouest avec la barre horizontale de l'Arche qui ferme la dalle. Crédits : F. Baudry et auteur.

La dalle Kennedy est également un ensemble cohérent sur le plan *identitaire*. C'est un ensemble identitaire différent et ciblé par rapport au campus universitaire Rennes 2, l'autre partie de Villejean. « Kennedy »³ est bien un quartier populaire car il en combine les

¹ Voir annexe 4.

² Voir annexe 3.

³ Nous appellerons cette moitié de « Villejean » « Kennedy ».

caractéristiques factuelles à savoir une forte concentration d'habitant.e.s au km² et une forte proportion de logements sociaux. C'est le *territoire* « Kennedy », c'est-à-dire le lieu adossé d'une portée symbolique et identitaire, différent du territoire « Campus Rennes 2 ». La dalle Kennedy est donc un *lieu public* au sens large composé de différents lieux ouverts à tou.t.e.s (ils restent publics). Ce mémoire n'est pas une monographie du *quartier* « Kennedy », c'est une étude de son lieu public, réduisant largement la surface géographique étudiée. Néanmoins, comme nous le verrons, les acteurs sociaux se réfèrent souvent à l'échelon plus large du « quartier » et utilisent ce terme bien qu'ils désignent la dalle.

1.3. Un quartier stigmatisé : Villejean comme « patrimoine négatif » (S. Wahnich)

Avant de s'intéresser à proprement parler aux pratiques spatiales des individus, il apparaît nécessaire d'évoquer en introduction les représentations à propos de Villejean et Kennedy. Empruntant à l'imagerie dépréciative des quartiers populaires, les discours à propos de la dalle Kennedy imprègnent en effet largement les pratiques des individus sur la dalle et donnent consciemment ou non des valeurs spécifiques, des normes sociales. Pour mieux cerner ce que les individus font réellement, il faut en quelque sorte « planter le décor » pour ainsi procéder de manière contre-intuitive et progressivement déconstruire les représentations.

En ce sens, Kennedy et plus largement Villejean peuvent être considérés de manière analogique à un « *patrimoine négatif* » (Wahnich, 2011), expression originellement utilisée pour désigner les camps de concentration. Il paraît intéressant de l'utiliser pour la dalle : l'héritage symbolique accumulé est largement dépréciatif, de telle manière que toute pratique, action sur le quartier est nécessairement imprégnée de ces représentations. Le traitement médiatique de la dalle témoigne de cette vision dégradée du quartier, reproduisant des stéréotypes en vigueur, à l'intérieur de l'espace urbain rennais et en comparaison avec d'autres quartiers. J'ai réalisé un relevé quotidien d'articles de Ouest France sur la période octobre-décembre 2017 et une consultation d'articles antérieurs par recherche internet. Il permet d'une part de constater que le journal traite peu de la dalle Kennedy et que lorsqu'il en est question, elle est systématiquement évoquée sous l'angle de l'insécurité. Présence policière et interpellations, règlements de compte, bagarres sont ainsi cités et les témoignages craintifs d'habitant.e.s sont relayés, de telle manière que le choix éditorial du journal se superpose avec les paroles des personnes choisies. On en trouvera un exemple illustratif en annexe (n°5). Ces façons de voir, de décrire et de caractériser le territoire participent ensemble à la formation d'un

stigmat territorial. Le stigmat n'est pas simplement un discours, il touche aux rôles assignés aux individus évoluant sur un territoire donné (Zegnani, 2013, p.33). Cela s'effectue donc de manière assez implacable : soit le stigmat imprègne les mentalités des individus, soit ils tentent de retourner le stigmat ou de le nuancer mais on ne peut pas y échapper.

2. Vers une analyse de l'individualisation des pratiques spatiales

2.1. Pour une analyse de l'espace dans les sciences sociales

Ce mémoire tentera de s'inscrire dans une analyse spatiale des sociétés, par les références consultées ainsi que par le dispositif d'enquête. Il essaiera de montrer à son échelle l'intérêt que peuvent avoir les sciences sociales à étudier l'espace. Comme l'incite Bernard Poche, la sociologie peut traiter l'espace comme « variable indépendante », comme « ressource » et non en faire un simple prétexte à analyse sur la territorialité (Poche, 1996 p.7). Beaucoup d'objets portent bien sur des espaces (analyse de mouvements régionaux, construction collective de la représentation d'un territoire, la formation des communautés, la question des minorités, etc.) mais le critère d'analyse retenu n'est pas strictement spatial et surtout immatériel : l'espace est abstrait et ne suit pas un travail d'ethnographie (*ibid.* p.9).

Aussi, le thème de l'espace dans les sciences sociales pose la question de la différence entre géographie et sociologie. Si la géographie peut bien classiquement se définir comme l'étude de l'espace, la sociologie peut elle-aussi considérer l'espace. Les sociologues spécialisés sur les questions de l'espace rappellent que le social est construit spatialement et que l'ensemble des rapports sociaux peuvent être pensés et observés comme tels (Auyero, 2015, p.124). Pierre Bourdieu dans un texte pionnier a ouvert la voie : « En fait, l'espace social se retraduit dans l'espace physique, mais toujours de manière plus ou moins brouillée : le pouvoir sur l'espace que donne la possession du capital sous ses diverses espèces se manifeste dans l'espace physique approprié sous la forme d'un certain rapport entre la structure spatiale de distribution des agents et la structure spatiale de la distribution des biens et des services, privés ou publics. » (Bourdieu, 1993b, p.251-252). De la même manière, l'espace ne peut être uniquement pensé que comme le « miroir » ou le « reflet » de la réalité. L'espace est tout autant le « symptôme » de cette réalité sociale, ses « structures morphologiques » et ne constitue pas « une surface d'enregistrement parfaitement neutre, une sorte de double matériel de la vie sociale. »

(Grafmeyer, Authier, 2015 p.25). Comprendre l'espace, c'est donc comprendre une partie importante du monde social. En outre, dans le cas des quartiers populaires, il existe un réel intérêt heuristique à étudier la vie sociale des cités par un prisme spatial, permettant de réaliser une certaine étude de la *praxis*. Enfin, au-delà de l'attrait à s'intéresser au spatial, le choix du terrain de la dalle Kennedy était aussi d'ordre pratique. Avoir un terrain qui soit un espace délimitable, facile d'accès, se présentant comme central à l'échelle du quartier, ont facilité l'enquête.

2.2. *L'analyse du quartier dans sa diversité et son hétérogénéité*

Une volonté forte du mémoire réside dans l'intérêt de s'intéresser à l'ensemble des individus pratiquant la dalle Kennedy. Cela inclut donc habitant.e.s et simples usager.e.s, salarié.e.s et commerçant.e.s, individus fréquentant régulièrement la dalle ou personnes ne faisant que passer. Le mémoire n'est donc pas une sociologie des habitant.e.s du quartier « Kennedy », c'est une analyse de l'investissement de l'espace public du quartier. Le mémoire ne cible donc pas non plus un groupe social en particulier, il entend observer les groupes de sociabilité visibles sur la dalle et leur capacité à prendre l'espace et à interagir *sur* et *avec* lui. L'enquête n'entend pas être numériquement représentative des profils sociaux (âge, genre, ethnicité, catégorie sociale) mais elle essaie de trouver un équilibre entre des situations et des statuts (acteurs endogènes, transitionnels, exogènes ; Di Méo, 2005, p.33).

L'enjeu de la diversité des acteurs du quartier évoque les problèmes cités en accroche sur la possibilité ou non d'enquêter en lieu public, tels que problématisés par Beaud et Weber. A l'intérieur d'un lieu public, il n'est effectivement pas possible d'enquêter sur *tous* les acteurs et sur toutes les *interactions* déployées et dans ce cas les auteurs du *Guide* ont raison de le souligner : l'interconnaissance n'est pas suffisante et la sociologie échoue ainsi à pénétrer ces lieux publics. Mais, à l'intérieur du quartier, on peut distinguer de façon plus fine une interconnaissance forte voire très forte entre groupes de pairs, acteurs liés affectivement ou professionnellement. Ainsi, le choix d'une certaine méthodologie, d'un certain dispositif d'enquête (il en sera question ensuite) permet progressivement de comprendre que la dalle Kennedy bien qu'étant un espace public abrite un fort niveau d'interconnaissance entre *certain*s individus qui la composent, ce qui nuance largement le *Guide de l'enquête de terrain*. Tout l'enjeu alors dans le cas de la dalle Kennedy est de montrer que ce lieu public fait partie de la seconde catégorie des lieux publics, qu'il est un lieu public *de rencontre* avec un certain type d'interactions personnelles (Trémoulinas, 2007, p.119). L'hypothèse étant de dire qu'il existe

bien un niveau d'interconnaissance assez élevé mais qu'il est *infra-collectif* : tout le monde ne se connaît pas mais par contre, il existe des relations sociales très développées à l'intérieur de certains groupes. Pour l'habitant.e, plusieurs individus peuvent « passer » sur la dalle et saluer chaleureusement plusieurs autres personnes. D'une autre manière, l'interconnaissance peut s'effectuer par réseau professionnel au niveau des acteurs associatifs par exemple autour d'intérêts et de champs d'action communs ou proches, comme nous le verrons. Pour comprendre les logiques propres aux rapports sociaux en lieu public, le cadre d'analyse doit donc être celui des cercles de sociabilité. En observant et en questionnant les interactions de ces cercles de sociabilités et le degré d'appropriation du lieu public qu'ils en font, on peut ainsi faire émerger *certaines* usages de la dalle plus que d'autres mais aussi confronter les usages entre eux, les opposer, de manière à restituer globalement les pratiques spatiales sur un lieu public donné.

2.3. *L'analyse des pratiques spatiales et des usages du lieu public*

La diversité des origines sociales et des profils sociaux sur la dalle ne doivent pas tromper, l'appropriation de l'espace public n'est pas nécessairement consensuelle, particulièrement en quartier populaire. Au contraire, les grands-ensembles sont un cadre où des personnes issues de catégories sociales différentes se côtoient et donc se différencient, s'affrontent, (Bourdieu, 1993a. p.14). L'entretien permet de juxtaposer des situations sociales différentes grâce à des grilles d'entretiens similaires, on peut alors mettre en lumière des oppositions voire de l'adversité. Il faut donc confronter les groupes et les usages entre eux dans ce qu'ils peuvent avoir de différent ou de semblable. Bourdieu pense que ces lieux dit « difficiles » doivent surtout être vus comme difficiles à penser et à décrire, souscrivant à des réalités complexes, multiples et opposées, parfois inconciliables. Dans ce cadre, ce qui peut sembler être de l'opposition ou de l'adversité est bien de la *concurrence*, des points de vue potentiellement conflictuels que les entretiens et les observations devront révéler. S'il existe des individus ou des groupes sociaux attachés à la dalle Kennedy, d'autres aimeraient la changer voire quitter le quartier.

A partir de là que doit-on enquêter pour traiter des rapports sociaux dans les espaces publics des quartiers populaires ? La réponse consiste sans doute à comprendre les pratiques spatiales présentes sur ce lieu et les usages du lieu public qui sont réalisés. On mesure de cette manière de degré d'appropriation du lieu public, permettant de confronter les individus entre eux, comme on le disait à l'instant. Ainsi, outre les enjeux liés au caractère *public* du lieu, on

peut étudier un espace et prétendre y faire de la sociologie à partir du moment où l'on étudie les *pratiques* faites sur cet espace et que l'on analyse la relation entre la représentation du lieu (son histoire, son identité, sa collectivité) et l'individu. Il faut donc mettre en relation les « rapports entre les structures de l'espace social et les structures de l'espace physique » (Bourdieu, 1993b, p.250). Tout en restant ouverts à différentes sources heuristiques, ce travail n'est donc en aucun cas un mémoire de géographie et encore moins d'urbanisme. Il s'agit bien de sociologie (on analyse des pratiques sociales mais dans leur aspect spatial) et d'ethnographie urbaine. Par ailleurs, le mémoire portera une attention particulière – de manière transversale, en miroir ou en contre-point des pratiques – aux représentations et aux discours des acteurs, les discours justifiant les pratiques et les pratiques concrétisent plus ou moins les représentations.

C'est donc cette problématique que je propose : comment l'espace public de la dalle Kennedy devient *individualisé* par les pratiques spatiales et les types d'usages du lieu public menés par les individus ? Ou pour le prendre autrement : comment les identités de groupes, les relations sociales sur la dalle, les rapports symboliques au territoire sont *spatialisées*, c'est-à-dire inscrites dans l'espace et visibles par les pratiques qu'ont les usager.e.s de cette dalle ? Il s'agira donc d'évaluer les formes et degrés de condensations identitaires sur l'espace de la dalle Kennedy, en soutenant l'hypothèse que la dalle passe d'un espace prétendument public, anonyme, de passage, à un lieu *pratiqué* (il existe des interactions multiples et récurrentes), espace de vie pour ses occupant.e.s, de référence identitaire et central par les points d'intérêt qu'il propose. Il s'agira donc d'analyser en quoi les pratiques spatiales sont *différenciées* selon les groupes de sociabilités et comment elles témoignent chacune d'un certain degré d'appropriation de l'espace public.

3. Quelle enquête ethnographique sur la dalle Kennedy ?

3.1. Aménager la méthode de l'entretien : une nécessité en quartier populaire

Au sein des sciences sociales, l'entretien possède une place de matériau indispensable pour de la plupart des recherches et sa technique est largement débattue et enseignée dans le monde universitaire. Si dans le cas de la dalle Kennedy, l'entretien reste pertinent, il convient d'aménager la façon de s'en servir et la forme. Ce terrain se situant en quartier populaire, il est

alors nécessaire de penser à quelques prérequis. Ces prérequis sont autant d'impressions de terrain, que j'ai rencontrées au fil de l'enquête ou de déclarations claires d'individus observés.

D'abord, certains interlocuteurs ont pu exprimer une mécompréhension voire une incompréhension pour la sociologie. Il fallait donc expliquer la démarche, se justifier et ainsi estomper la méfiance envers les profils universitaires et la démarche du sociologue, voire l'assimilation à un journaliste¹. Ces manières de faire estompent la distance sociale entre le chercheur et son terrain en quartier populaire et permettent une enquête plus crédible (Lepoutre, 2001, p.89). De la même manière j'ai pu rencontrer des difficultés pour prendre des rendez-vous². Outre l'horaire, j'ai constaté une certaine rigidité institutionnelle de l'entretien auprès de milieux populaires, notamment lorsqu'il est long. Prendre un rendez-vous ne change rien : un commerçant par exemple voulait faire l'entretien à la va-vite par-dessus la table de commande, comme un client habituel³. Aussi, on peut se demander si les questions faisant allusion à l'identité de quartier ou à l'espace public locale sont vraiment structurantes, particulièrement chez les classes populaires⁴.

A partir de là, il s'agit de revoir la méthode envisagée et de se pencher vers des alternatives ou au moins des modulations des techniques d'enquête sociologiques traditionnelles. Ce qui était ainsi de l'ordre de difficultés méthodologiques et de contrariétés liées au terrain pousse le chercheur à se questionner et à découper, réorganiser, modifier les soi-disant « bonnes recettes méthodologiques » (Guionnet, 2015, p.17). Ces difficultés rencontrées bousculent l'équilibre dans lequel baignait le chercheur avant de réaliser l'étude et le pousse à restructurer son système d'enquête. A partir d'un échec relatif et parfois très ponctuel, les difficultés rencontrées peuvent devenir des ressources heuristiques à partir du moment où le chercheur est réactif et propose une activité réflexive sur sa propre trajectoire scientifique (*ibid.* p.36). Il convient donc d'aménager la forme de l'entretien standard. Ainsi les entretiens exploratoires ont facilité la démarche et l'accès au terrain, plus qu'à l'accoutumée : alors qu'ils sont généralement uniquement préférables, ils furent ici nécessaires pour démarrer l'enquête.

¹ On trouvera en annexe 1 la liste des entretiens réalisés. Ici entretiens avec Bilal et Hassan.

² Entretiens avec Bilal et Hassan

³ Entretien avec Bilal. Egalement constaté à la boulangerie du quartier, où la demande d'entretien a été refusée.

⁴ Si je mets en lumière ici le rapport délicat des classes populaires à l'entretien, c'est parce que j'ai aussi interrogé à plusieurs reprises des individus dotés d'un capital culturel et économique plus élevé, des figures plus institutionnelles. En confrontant les entretiens, le contraste est vite apparu, par exemple lors de la demande d'entretien du 30.02 avec le bailleur social Néotoa : dans ce cas la prise de rdv était vue comme une condition nécessaire à la rencontre, ce qui impliquait de laisser des coordonnées et d'être rappelé ultérieurement.

C'est en ce sens que j'ai multiplié les entretiens exploratoires (6) de façon à cibler des profils-types d'acteurs sociaux, en les confrontant ou en les plaçant ensemble. Cela m'a été d'une grande aide pour trouver un équilibre dans le choix des entretiens et constitué progressivement une grille d'entretien permettant de confronter les acteurs entre eux. Ils m'ont aussi mis en confiance sur un terrain complexe comme on le disait et l'informent sur les caractéristiques dudit terrain (personnes à connaître, réflexes maladroits, connaissance du lieu, etc.). De plus, des entretiens informels et spontanés sont justifiés et font même partie intégrante du dispositif d'enquête. Il s'agit de questions sur le mode du face-à-face, sans grille d'entretien dans la main mais tout en enregistrant. Les entretiens spontanés montrent que la division entretiens longs/ entretiens exploratoires peut être floue et la longueur de l'entretien n'est pas toujours un indicateur d'intérêt. Les entretiens exploratoires et spontanés participent donc directement au contenu du mémoire. Dans cette mesure, les entretiens longs prenaient davantage la forme de témoignages, d'exemples représentatifs de positions sociales que de réelles sources empiriques au sens traditionnel en sociologie. Etant entendu que les pratiques se racontent aussi, les entretiens reflètent des façons de présenter son rapport au lieu et son appropriation, manières qu'il s'agira d'analyser pour comprendre plus finement les ressorts de la pratique de ces individus.

D'autre part, la forme et l'intérêt de l'entretien étant chamboulés, il incombait de diversifier les matériaux. Ainsi en plus de l'observation directe dont il sera question plus bas, j'ai procédé à un relevé de documents objet (journaux, documents d'aménagement, de rénovation urbaine, etc.), fait de la photographie sur place¹ et réalisé un peu d'observation participante auprès d'une association d'aide au devoir, l'AFEV, dans une visée immersive. Il s'agissait d'ailleurs plutôt de « participation observante », j'aidais aux devoirs un jeune de Kennedy de 13 ans appelé Denis, scolarisé au collège du quartier (Rosa Parks), dont les parents sont de récents réfugiés du Kosovo. L'expérience d'une proximité progressive avec Denis a été précieuse car elle permet de mieux comprendre des manières de faire, des rapports au monde, un rapport au territoire aussi et des dispositions pratique, notamment à l'égard du quartier dans mon cas.

¹ J'ai voulu donner une place importante à la photographie dans ce mémoire de manière à rendre l'étude de la dalle concrète, par un recours aux images. Le choix de mettre les photos dans le corps du texte reflète cette volonté. La grande majorité des photos de ce mémoire a été réalisée avec François Baudry, étudiant en architecture. Nous avons fait ses sessions côte-à-côte, lui prenant les photos, moi lui demandant quoi et qui prendre.

3.2. *L'observation directe : ressource empirique essentielle*

Néanmoins, les démarches propres à l'observation participante ne suffisent pas pour étudier la dalle Kennedy. Etant donné qu'il est parfois difficile pour les individus de raconter et de justifier ses propres déplacements dans l'espace public, le choix de l'observation directe était absolument fondamental dans l'étude de la dalle. Pour comprendre ce qui se joue sociologiquement dans les pratiques spatiales des individus et les ressorts de telles actions, l'observation directe possède de nombreux avantages.

Cette observation *in situ* permet déjà d'*identifier* et de savoir à qui on a affaire. C'est en se rendant sur le terrain de façon physique et répétée que l'on peut progressivement identifier des groupes de sociabilités, des individus forts sur l'échelle de l'appropriation de l'espace. C'est la pratique répétée, progressive de l'observation sur le terrain qui a permis de tisser au fur et à mesure une discipline de l'œil et une rigueur du regard, de manière à cibler certaines scènes, certains groupes sociaux, certains individus. Nous verrons plus tard qu'enquêter dans un espace public implique d'identifier et de définir des micro-espaces publics (des compartiments normés, régulés, quasiment autonomes de la dalle Kennedy) et des espaces publics périphériques. Pour étudier l'appropriation de l'espace public, il faut donc découper le lieu et orienter son regard.

L'observation directe permet également de *caractériser*, dans une visée qualitative et de recherche de sens des pratiques spatiales. On caractérise plusieurs éléments à la fois en observant les pratiques des individus : interactions déployées, des contextes et des situations d'interactions et aussi de commentaires en situation (Trémoulinas, 2007, p.115). Le sens (ou l'absence de sens) que les acteurs mobilisent est à observer et à essayer de comprendre, sans faire de l'empirisme : il faut réinscrire les pratiques dans un cadre d'analyse (Arborio, Fournier, 2005). Ce cadre d'analyse ici est retenu est l'échelle de l'appropriation de l'espace, de la plus faible vers la plus forte, en gardant en tête la trame identitaire liée aux pratiques. On ne peut donc pas faire uniquement de l'observation flottante à la manière des ethnologues (Pétonnet, 1982). Il fallait donc avant tout constituer un objet et même une problématique pour rendre les observations opérationnelles et pertinentes. Il ne s'agissait pas de déduire des choses d'une observation sur le mode du « la fleur au fusil ». En ce sens, l'enquête correspond à la méthode « hypothético-déductive » : les observations précèdent un certain nombre d'hypothèses, de réflexions et de détours par une littérature existante (Pinçon, Pinçon-Charlot, 1997).

3.3. *Que regarder ?*

Vouloir observer est une chose mais apporter des éléments concrets à l'enquête en est une autre. Pierre Bourdieu affirme que la rupture avec le sens commun et les représentations communes passe bien sûr par aller sur place mais que cela ne suffit pas, c'est « l'illusion empirique » (Bourdieu, 1993b p.250). Une prise d'écart par rapport au sens commun quand il s'agit d'un lieu présuppose de mettre en relations les « rapports entre les structures de l'espace social et les structures de l'espace physique » (*ibid.*).

Dans le cas de la dalle Kennedy, j'ai déterminé deux pôles au sein des pratiques spatiales à observer : celui touchant au rapport *fonctionnel* d'une part (e.g. aller manger, aller au parking, aller faire des achats, aller à la préfecture, etc.) et d'autre part celui du rapport *corporel*, c'est-à-dire à la sociabilité et au mouvement dans l'espace (engageant les corps des usagers au sens large e.g. la discussion, le passage, le mouvement, l'arrêt, le « jeu », etc.). Ces deux pôles ont tous deux leur importance et généralement se combinent.

Concrètement, que regarde-t-on alors ? Quelles spécificités liées au caractère *public* du lieu ? Il faut avant de commencer considérer la caractéristique formelle de l'espace (surface plane, étendue, etc.) et sa dimension architecturale (des rues ? quel mobilier urbain ?). Il faut se faire une idée des lieux publics qui composent la dalle, les commerces, services, équipements, etc. Il s'agit de l'étape de familiarisation avec le lieu. Ensuite, il reste important de conserver une lecture temporelle : « Les usages de la dalle¹ s'inscrivent dans le temps : temps de la ville, temps climatique, saisons qui passent, temps sociaux. La physionomie et les ambiances de la dalle sud changent complètement selon le temps qu'il fait, pluvieux ou ensoleillé, entre l'hiver et l'été, les rendant plutôt agréables ou au contraire sinistres. » (Guénola, Sanchez, 2002, p.26). Notre enquête s'étant majoritairement passée l'hiver (octobre-avril), il a rarement fait plus de 15° et le vent était souvent froid et désagréable, on peut donc sous-entendre sans problème que le lieu a été sous-investi pendant cette période en comparaison. Enfin, il faut regarder attentivement les façons d'être, les postures, les dispositions corporelles (e.g. marcher vite, s'installer 2h et discuter, faire l'aller-retour de chez soi à un commerce). Ces observations relatives au corps des usagers de la dalle peuvent traduire des crispations ou à l'inverse des degrés d'autochtonie forts, relatifs à l'identité de l'individu vis-à-vis du quartier. Il y a donc une démarche propre à la micro-sociologie, à un certain interactionnisme goffmanien comme Whyte a pu le faire dans son étude des « petits espaces publics » (places, rues, carrefours ;

¹ Ici de Choisy-le-Roi, dans une enquête.

Whyte, 2004). Mais l'observation ici n'est pas une fin en soi, elle doit être recroisée avec des variables sociologiques de genre, d'âge (voire de génération), d'ethnicité et en termes de capitaux (culturel, économique notamment), de telle façon à hiérarchiser les pratiques spatiales et ne pas simplement les additionner sans grille de lecture compréhensive.

Finalement, l'observation en lieu public nécessite sans doute plus de rigueur qu'à l'accoutumée. Il faut discipliner son regard, pour à la fois observer des groupes de sociabilités en interactions mais également des individus isolés, ne faisant que passer parfois. Par ailleurs, il a fallu combiner observation en point fixe et observation mobile. Observer sans bouger permet de se focaliser sur un groupe en général, d'observer ce que les individus disent et sur quel ton, tout en prenant des notes. Mais observer en bougeant est nécessaire dans plusieurs cas de figures : suivre une intervention de la police municipale¹, suivre des individus pour constater leurs itinéraires et leur démarche corporelle dans l'action par exemple. Dans de telles situations, il a vite fallu oublier le traditionnel carnet de notes avec crayon, de peur d'être identifié comme un indic², notamment auprès des dealers. Le téléphone portable s'est ainsi avéré être un outil ethnographique incroyable, permettant de se fondre dans le décor, en faisant mine de décrire un SMS alors que je prenais des notes.

Nous détaillerons d'abord les pratiques observées sur la dalle Kennedy (Chapitre I). Grâce à une typologie classant les pratiques spatiales, nous essaierons de montrer les attitudes, comportements et les interactions visibles sur l'espace public. L'objectif de cette partie est de présenter de façon qualitative les pratiques des individus sur un espace donné (qui fait quoi ? comment ? pourquoi ? avec qui ?, etc.). Elle possède donc une visée descriptive et tentera de présenter le rapport des habitant.e.s et usager.e.s à leur lieu de vie. Les descriptions seront recroisées avec des entretiens et des lectures, de manière à analyser les pratiques et pas uniquement les dénombrer. Après avoir présenté les différentes pratiques spatiales sur la dalle, nous tenterons de les confronter entre-elles et d'en faire ressortir les enjeux sociologiques principaux (Chapitre 2). L'idée sera d'étudier la part de conflit, d'adversité et de divergence existante entre les pratiques des individus et de ne pas les considérer uniquement côte-à-côte. Cette partie possède une visée plus globale, afin de monter en généralité et d'essayer de

¹ Observations du 21.02.

dépasser le simple cadre de la dalle Kennedy pour élargir aux espaces publics de quartier populaire.

Chapitre 1 – Typologie des usages de la dalle Kennedy : vers des pratiques spatiales différenciées

Etudier l'appropriation de la dalle Kennedy nécessite de s'intéresser aux pratiques des individus sur cet espace. En caractérisant chaque type de pratique dans une démarche d'observation qualitative, on parvient ainsi à classer puis confronter les pratiques spatiales entre elles. Une typologie des usages de la dalle Kennedy est donc indispensable pour comprendre les rapports des individus à leur lieu de vie. Plus encore, la typologie entreprend de considérer les types de pratiques dans leur diversité et donc leur caractère différencié. Cette typologie ne saura être uniquement descriptive, elle tentera d'inscrire les pratiques spatiales dans le rapport identitaire des individus au lieu (habitude, malaise, impuissance, etc.). La typologie sera descendante, en allant du plus fort identitairement (adéquation voire superposition identité de quartier/identité personnelle) au plus faible (pas de reconnaissance entre l'identité de quartier et l'identité personnelle). Il s'agit de cette manière de faire apparaître les pratiques spatiales dominantes, en opposition à celles qui sont contraintes. On trouvera en annexe 1 un tableau indiquant tous les entretiens réalisés et en annexe 6 un graphique regroupant chaque individu enquêté en fonction de son intensité de pratique de la dalle et ce par rapport à sa sociabilité dans le quartier¹.

L'appropriation de l'espace peut montrer deux rapports à la dalle Kennedy : un rapport à la *nécessité*, c'est-à-dire reflétant une condensation identitaire faible, parfois même contrainte et un rapport à la *légitimité* au sens où les individus prennent l'espace car ils s'y sentent légitimes, témoignant d'une condensation identitaire forte et d'une structuration en groupe de pairs. Les quatre pratiques de la typologie auront toujours plus ou moins soit un rapport à la nécessité soit à la légitimité. L'objectif de la typologie est de saisir en quoi chaque pratique est personnalisée par les individus (habitant.e.s et usager.e.s) et comment chacun.e possède des pratiques spatiales différenciées sur la dalle Kennedy. Pour autant, les pratiques se structurent

¹ Même si certains exemples manquaient pour étayer l'analyse et des données plus détaillées, un graphique mentionnant l'intensité de pratique spatiale en fonction du capital culturel (+ ou -) était possible, à la manière du graphique de Pierre Bourdieu sur les pratiques culturelles. Car on constate dans le cas de Kennedy que plus la pratique spatiale de la dalle est forte, moins le capital culturel est élevé.

souvent par un recours au collectif, à une unité plus large. Nous retiendrons donc les groupes de sociabilités comme cadre d'observation, en tant qu'ils sont visibles et qu'ils se donnent à voir sur la dalle (dealers, personnes âgées, jeunes garçons se regroupant après l'école, salariés, etc.). L'individualisation possède ainsi toujours un rapport à autrui et au collectif : sur la dalle, *faire sien c'est faire nôtre*.

1. Occuper : contrôler l'espace public à des fins privées

L'occupation consiste à pratiquer un espace de façon systématique et intense et d'y imposer un certain usage et une définition du territoire. L'appropriation est dans ce cas maximale : les occupants¹ tendent à devenir propriétaires du lieu public dans la mesure où ils l'utilisent à des fins privées (discussion et consommation d'alcool dans le cas des zonards, vente de drogue dans le cas des dealers). Il convient d'observer comment ces pratiques sont inscrites dans l'espace et ce qu'elles montrent dans la typologie des pratiques de la dalle Kennedy.

1.1. Deux groupes constitués dans l'espace : les zonards et les dealers

L'observation approfondie de la dalle Kennedy mène assez rapidement à un constat, à savoir que seuls deux groupes *occupent* clairement l'espace public : les zonards et les dealers. On peut les identifier par une présence quasi *systématique* (à chaque observation ces deux groupes sont présents) et *intense* au sens où l'occupation est manifeste (bruit, rigolades, discussions en continu, cris, etc.). Ils sont structurés par une interconnaissance répétée et visible sur l'espace public : zonards et dealers sont vus et se donnent à voir sur la dalle. Les « zonards² » se visualisent rapidement par une consommation d'alcool (très souvent bières fortes) systématique, au moins chez la moitié des membres du groupe. Les dealers eux peuvent s'identifier lorsqu'ils proposent de la drogue aux passant.e.s, proposition que l'on m'a faite à de nombreuses reprises. Plus généralement, zonards et dealers sont reconnaissables par leur occupation d'un endroit précis de la dalle : les bancs et la toiture en face de l'Espace social pour

¹ Ici pas d'écriture inclusive, les occupants rencontrés sont exclusivement des hommes.

² Si le terme n'est pas très académique, je n'ai pas trouvé mieux. Il ne s'agit en aucun cas de SDF, simplement de personnes qui « traînent », qui « zonent ». Ils ont entre 40 et 60 ans.

les zonards (voir photo ci-contre), l'angle de la pizzeria de la dalle ainsi que l'arrière de la barre horizontale Sud pour les dealers (voir illustrations page 28).



Le groupe des zonards en arrière-plan ici, l'Espace social est à gauche. Photo personnelle.

Dans les deux cas, l'usage de l'espace public est celui de la discussion, de l'interaction personnelle. L'espace public tend alors à ressembler à un salon, une salle commune, à une seconde sphère privée en quelque sorte. Zonards et dealers forment ainsi des groupes de sociabilité (ou groupes de pairs) davantage que des groupes sociaux à proprement parler. C'est donc l'*interaction* qui est le critère d'unité à l'échelle d'un collectif déterminé. Il s'agit ici de relations personnelles avec une interconnaissance forte : elles possèdent un fort degré d'information personnelle, c'est-à-dire que les personnes se connaissent très bien entre elles et le contrôle normatif est faible voire inexistant (Hannerz, 1983, p.192). Dans notre enquête, on tente d'observer en quoi ces sociabilités sont spatialisées car le lieu participe directement à la formation des communautés (de pairs, familiales, etc. ; Bédard, Breux, 2011). Il est le cadre spatial où se forment les processus d'identification en groupe, en communauté donc. C'est la création d'un « nous », d'une dimension collective avec un sentiment d'appartenance au sein de ces groupes. Une part de la socialisation de chacun.e renvoie ainsi à une dimension

strictement *spatiale* : c'est l'espace où l'on prend ses repères, où l'on acquiert un certain nombre de normes. Le type d'espace (ici un quartier populaire) détermine le type de socialisation et les variations de ces espaces engagent des variations de socialisation (Di Méo, Buléon, 2003, p.39). La dynamique de l'établi/nouvel arrivant est centrale aussi bien chez les zonards que chez les dealers : c'est parce qu'ils sont présents depuis longtemps (parfois originaires) dans le lieu qu'ils sont légitimes à l'occuper.

Bien que différents dans leurs rapports sociaux et leurs usages du lieu, zonards et dealers possèdent des similarités. Ce sont d'abord des populations précaires, sans travail (zonards), déscolarisées (dealers) ou titulaires d'emplois précaires (Zegnani, 2013, p.48). Leur présence systématique sur la dalle suffit à le démontrer : s'ils sont là c'est qu'ils ne font rien d'autre. Bourdieu note : « Le défaut de capital intensifie l'expérience de la finitude : il enchaîne à un lieu. » (Bourdieu, 1993b, p.258). Les deux groupes sont aussi exclusivement masculins. On peut voir des femmes interagir avec eux mais toujours de l'extérieur, sans nécessairement s'asseoir ou parler longtemps. Enfin, ces deux groupes sont ethnicisés et la caractéristique ethnique est constitutive de leur socialisation, au sein d'un quartier populaire regroupant des populations d'origine immigrée (Grafmeyer, Authier, 2015, p.16). Les zonards représentent environ une dizaine de personnes tandis que les dealers sont toujours entre 5 et 20 à tenir le lieu. Pour autant, le groupe des dealers recoupe en réalité avec une catégorie plus large, à savoir les jeunes de banlieue (entre 18 et 25 ans). En effet, les dealers sont une catégorie trouble, extrêmement complexe à saisir de l'extérieur car de simples jeunes de banlieue peuvent s'afficher sur la dalle avec les dealers, sans pour autant vendre de drogue. Plus finement, le groupe des dealers est plus large que ceux visibles sur la dalle à un instant T car tous les vendeurs n'ont pas forcément de drogue sur eux à ce moment-là, il existe des guetteurs, d'autres revendeurs à des endroits différents de la chaîne, dans d'autres quartiers rennais, etc. Pour autant, il nous est apparu intéressant de cibler sur les dealers, pour resserrer l'échelon d'analyse et confronter l'observation directe à la vision des dealers dans les entretiens d'autres habitant.e.s. Cibler les dealers, c'était surtout cibler un groupe suffisamment constitué et présent dans l'espace, de manière à l'observer et comprendre ses usages du lieu.

1.2. Spontanéité et informalité des rapports sociaux

L'observation répétée de ces deux groupes de sociabilité a fait émerger deux caractéristiques communes chez les zonards et chez les dealers : la *spontanéité* et l'*informalité* dans les rapports sociaux. Ce sont deux principes directifs des interactions, particulièrement

structurants du rapport à l'espace public de ces deux groupes, surtout lorsqu'on les compare avec les autres.

Ainsi sur la dalle Kennedy, la *spontanéité* se manifeste d'abord lorsque les individus se rencontrent, au sein des groupes de sociabilité. Le salut est spontané, prenant la forme du « tchek » chez les dealers. Se tcheker, c'est faire une accolade sur le mode d'une poignée de main évoluée. C'est un mode personnalisé de l'accolade et de la relation, à l'intérieur même du groupe car il existe différentes façons de se tcheker : deux amis proches auront une façon distincte de le faire, unique. Cette forme de salut marque donc sa propre présence, la présence de l'autre et la reconnaissance vis-à-vis du groupe, critère essentiel de la formation du groupe de pairs (Zegnani, 2013, p.52). Il engrange généralement une discussion, au gré de la volonté des dealers. Bien que spontanée, cette façon de se saluer n'est pas au rabais : au contraire, elle est essentielle dans les rapports sociaux des dealers en marquant l'*interconnaissance*. Chez les zonards, la rencontre s'effectue également de façon spontanée. Scène classique, observée à plusieurs reprises : un membre du groupe voit deux personnes de loin, il va les saluer et parle avec eux comme si c'était prévu mais ça ne l'est pas. Ils parlent 15-20 minutes voire plus et ne semblent pas pressés. Ils peuvent se mettre à boire aussi. Zonards et dealers évoluent ainsi dans un monde oral où les hiérarchies, les connivences entre acteurs et la construction des identités se font de manière spontanée, orale. Cela se fait nécessairement sur l'espace public, dans la « rue », servant de cadre à l'identité collective et de support aux sociabilités (*ibid.* p.12).

Les rapports sociaux des zonards et des dealers sont également marqués par une certaine *informalité*. Les individus n'évoluent pas dans un cadre institutionnel, le cadre de vie et de pratique de la dalle étant directement le groupe de sociabilités, le groupe de pairs. A la différence d'un rendez-vous formel où l'heure et les personnes sont fixées et la ponctualité est exigée, ici les individus se croisent sans nécessairement l'avoir prévu. Pour autant, cela ne les surprend pas : on sait que l'autre est là et l'on sait qu'on le verra chaque jour. Zonards et dealers se connaissent ainsi par situation commune et par présence répétée dans le quartier. Leur relation n'est pas déterminée par un projet ou un événement à la manière des travailleurs, type d'appropriation de la dalle dont on parlera ultérieurement : l'interaction est ici choisie, voulue et semble « naturelle », on ne la remet pas en question. Elle est également imprévisible : c'est la situation qui détermine l'interaction et l'instant T. Par ailleurs, le fait d'habiter le quartier (voire d'y avoir grandi) est une composante essentielle des relations de telle manière que l'autochtonie et la pratique répétée du territoire structurent les rapports sociaux. Pour autant,

informalité ne signifie pas *désorganisation* et les occupants s'organisent de façon très raffinée, notamment dans le cas des dealers.

1.3. Faire le mur : le contrôle de l'espace à plusieurs

L'occupation des dealers et des zonards bouscule les codes de l'espace public, librement accessible et partagé (Zegnani, 2015, p.72). Les zonards mais surtout les dealers – nous nous focaliserons sur eux ici – exercent un contrôle du territoire et utilisent « l'espace public à des fins privées » (*ibid.* p.76). L'occupation de la dalle, telle que marquée par les dealers est à la fois clandestine, illégale et pour certains illégitime : les commerçants dénoncent ce business comme une source d' « argent facile »¹. A partir de ce constat, ce qui nous intéresse est de comprendre le processus d'appropriation de la dalle des dealers.

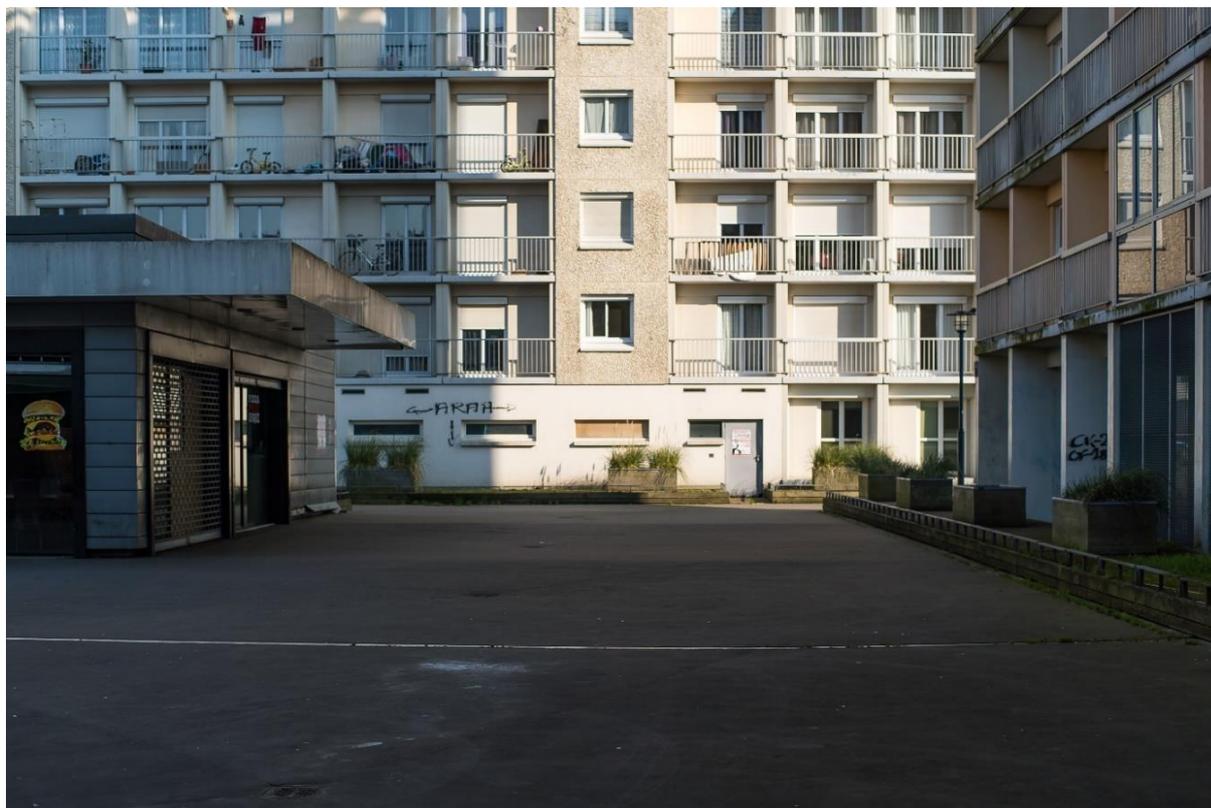
Les dealers parviennent à vendre de la drogue (ici drogues douces essentiellement mais parfois cocaïne²) par un contrôle structuré de la dalle Kennedy. Le dispositif – identique et répété tous les jours – est le suivant : un premier groupe de 5 à 15 personnes se poste 50m derrière la dalle Kennedy côté Sud, soit à l'angle de la pizzeria (voir première photo ci-contre) soit légèrement plus loin à l'angle de la barre horizontale (voir seconde photo ci-contre). Ces localisations présentent l'avantage d'être suffisamment à l'écart de la dalle et à l'abri du regard de la police, des caméras et même d'acteurs plus institutionnels. Ces dealers ont généralement peu de drogue sur eux, en tout cas pas toute la quantité : elle est soit cachée soit directement dans des appartements. Acheter sur la dalle-même correspond à des petites commandes de clients occasionnels. Si l'on veut acheter une quantité plus grande, un dealer passe alors chez lui et les dealers postés sur la dalle ne servent que d'intermédiaires dans ce cas. Ainsi, les dealers sont visibles mais la drogue est dissimulée. Ces personnes peuvent directement proposer de la drogue aux passant.e.s mais généralement, un autre petit groupe le fait, très souvent à l'angle de la boulangerie³, ce qui lui permet de visualiser l'arrivée de la police. Mais là-encore, des guetteurs surveillent l'arrivée de la police (municipale, nationale ou BAC) et font des rondes à vélo ou en scooter aux quatre coins de la dalle de manière à alerter les autres dealers rapidement.

¹ Dixit Hassan. Tendence aussi observée avec Catherine et Gaëlle.

² Les drogues douces (shit, cannabis) sont des « petits commerces » dans le marché de la drogue, plus répandues, plus faciles à obtenir et plus accessibles pour les clients car moins chers. Leur préparation est aussi plus simple : le cannabis peut pousser chez soi.

³ Voir photographie p.31.

Le dispositif est donc précis et les dealers sont toujours sur le qui-vive de manière à se disperser ou à cacher la drogue.



Premier poste des dealers : pizzeria à gauche, barre horizontale à droite. Crédits : F. Baudry et auteur.



Second poste des dealers : barre horizontale à gauche¹, Berry collègue Rosa Parks à droite. Au fond, ce sont des dealers et à vélo c'est un guetteur. Crédits : F. Baudry et auteur.

Mais l'appropriation de l'espace des dealers ne saurait se limiter à la simple vente de stupéfiants. Les dealers forment également un groupe de sociabilité qui en plus de faire du *business* interagissent sur la dalle Kennedy, et ce de manière ostentatoire. Par la pratique de « faire le mur », les dealers engendrent des « profits d'occupation » (Bourdieu, 1993b, p.256) au sens où ils maîtrisent une partie de l'espace, ici l'angle de la pizzeria jusqu'à l'angle de la barre horizontale Sud ; c'est leur domaine d'interaction. Les dealers sont des groupes forts ici au sens où ils s'imposent par la *durée* de leur présence et par l'*intensité* de l'investissement du lieu. Ils sont bruyants (rires, cris, disputes), possèdent une présence physique forte (ils s'installent à plusieurs, parfois utilisent mêmes des chaises²) et leur gestuelle est ostentatoire. Les guetteurs ne font pas que surveiller, ils provoquent aussi les autres usagers de la dalle, en les frôlant en scooter, en roulant vite, en se moquant d'eux ou en les interpellant. Ce sont autant de « mises en scènes de soi » (Zegnani, 2013, p.88) visant autrui, se cumulant à des récits internes au groupe, à caractère viril (e.g. récit de bagarre). La ritualisation (« faire le mur ») représente ainsi un contrôle profond du territoire et l'exercice d'une domination vis-à-vis des autres groupes de sociabilités (Besozzi, 2014, p.7) de telle façon que la présence des dealers n'est pas qu'une question de vente, c'est aussi un enjeu de *légitimité* : il faut imposer ses pratiques.

En ce sens, le deal est une forme de stratégie de résistance (Bourgois, 2001). C'est déjà succomber à ses besoins via des moyens illégaux et échapper ainsi à la déscolarisation, à l'échec scolaire. Faute de posséder les capitaux nécessaires pour dominer ou au moins maîtriser leurs trajectoires sociales, les classes populaires des cités (notamment les jeunes) s'attachent à la dimension la plus simple et la plus directe de leur vie sociale : leur espace de vie. C'est le rappel de la « rue », du bitume (Lepoutre, 2001). Contrôler l'espace physique, c'est donc résister car c'est exister socialement. L'essentiel de l'identité de ces groupes sociaux tend alors à s'inscrire en un lieu : la dalle Kennedy. *Quand on n'a rien, on prend tout*. Se faire une place parmi des bandes de jeunes implique ainsi de se faire une place au sens littéral, c'est-à-dire dans l'espace public, de telle manière que la hiérarchie au sein de cercles de sociabilités passe nécessairement par un contrôle spatial fort, intense et prolongé (Zegnani, 2013, p.80). Le deal sert ainsi de

¹ Se reporter à la carte en annexe 7 si besoin.

² Observation du 21.02.

structuration au groupe de pairs, de support à la sociabilité via une activité clandestine et précaire.

2. Travailler : sociabilités professionnelles en réseau

Travailler est une pratique spatiale particulière dans le cas de la dalle Kennedy et plus généralement des quartiers populaires dans la mesure où la grande majorité des salariés n'habitent pas le quartier en question. Cela illustre la capacité de certains individus à s'organiser et à s'institutionnaliser pour s'approprier la dalle. Les salariés forment donc un groupe de sociabilité à part entière sur la dalle Kennedy, croisant réseaux associatif et culturel (bibliothèque, AFEV, notamment) éducatif (crèche, maternelle, primaire, collège), institutionnel (Espace social, bailleurs sociaux, Mairie de quartier) et commercial.

2.1. Avoir « pignon sur dalle »

Travailler sur la dalle Kennedy implique d'abord d'y occuper une position de choix dans l'espace physique. Les commerces, associations, institutions, organismes ont ainsi « pignon sur dalle » au sens où ce sont les premières structures visibles. Ces établissements engendrent des « profits de position ou de rang » (Bourdieu, 1993b, p.256) : ce sont des adresses prestigieuses au sens où elles occupent des localisations de choix dans le référencement de l'espace (voir photo ci-dessous). Il existe une réelle forme de pouvoir à occuper l'espace de cette manière. Pauline de Néotoa parle de « *visibilité* », par rapport aux habitant.e.s mais aussi vis-à-vis des autres bailleurs sociaux (Aiguillon, Espacil et Archipel Habitat). La position dans l'espace physique reflète ainsi la position institutionnelle au sein du quartier et plus encore au sein d'une branche d'activités (ici les bailleurs sociaux). Cette localisation possède également un avantage considérable pour les associations et établissements culturels : à la bibliothèque, les enfants viennent sans leurs parents et y compris lorsqu'ils ont moins de 10 ans, simplement les parents ou d'autres membres de la famille les surveillent de loin, depuis les appartements surplombants la dalle. Pour la bibliothèque, cette localisation centrale au sein d'un espace piéton est un levier dans l'animation de quartier et de mise en valeur de leurs activités. Les services, associations, commerces sont donc des sous-espaces-publics au sein de la dalle, fréquentés de façon spontanée et ouverts à tou.t.e.s. D'ailleurs le cas de la bibliothèque montre que ses jeunes

usagers ne s'y rendent pas nécessairement que pour lire mais bien plus en tant que tiers-lieu d'échange et de rendez-vous entre groupes de pairs.



De gauche à droite boulangerie, bibliothèque, Mairie de quartier et tabac-presse. Crédits : F. Baudry et auteur.

Il existe pour autant des désavantages à une telle localisation. *Proximité* avec les habitant.e.s devient *surexposition* pour certains, et ceci se manifeste dans tous les entretiens réalisés. Joséphine de l'Espace social :

« Vous pensez que c'est un avantage d'être sur la dalle ?

Moi je trouve que c'est trop près... et puis même au niveau de la réflexion en haut à un moment ils se sont dit 'mais pourquoi, pourquoi on a mis un centre social en plein milieu de la dalle ?!'. S'il y avait beaucoup de sous au niveau du Conseil général, je pense qu'ils déménageraient. Comme on disait à Maurepas avant, 'les gens venaient en chaussons'. Quand on est en bas des tours, pfff voilà. Au cœur de la dalle c'est pas une bonne chose. »

A l'association Marché Noir proposant sérigraphie et matériel d'imprimerie ainsi qu'au bailleur social Néotoa, la fréquentation était telle qu'elle a forcé ses membres à restreindre les entrées à des horaires précis.

Pour autant, une bonne exposition sur la dalle Kennedy est intéressante économiquement pour les commerçants qui engendrent un profit de localisation. La dalle Kennedy est identifiée par les commerçants comme un espace lucratif et dynamique, s'y localiser est ainsi intéressant. Les salariés de ces commerces sont des acteurs exogènes (Di Méo, Buléon, 2005) qui utilisent un espace donné dans une dimension utilitariste, lié à des intérêts précis. Le gérant du kebab par exemple (Bilal) possède un rapport au quartier se faisant uniquement sur l'angle du *business* : il n'habite pas le quartier, n'y a pas d'amis, uniquement des connaissances qui sont ses clients. Il fréquente très rarement les commerces du quartier et connaît les autres commerçants uniquement sur un mode cordial (« *Bonjour, bonjour* ») et ses employés n'habitent pas le quartier. L'assurance Solu Assu s'est implantée ici parce que les personnes venant à l'agence en centre-ville s'avéraient être souvent des habitant.e.s de Kennedy. Donc l'assurance a exploité la densité locative du quartier et s'est spécialisée en « *en risque aggravé (sinistre, résilier compagnie, avec alcoolémie, stupéfiants, etc.)* ». L'unique salarié en question (Stéphane) ne possède aucun lien de sociabilité dans le quartier et y arrive à la manière d'un parachutage en politique.

2.2. Les formes organisées d'appropriation de la dalle Kennedy

Travailler sur la dalle Kennedy ne se limite pas à rester cloîtré dans des immeubles. En effet, les structures enquêtées – que ce soit des associations (Marché Noir, AFEV), structures institutionnelles (Espace social, Néotoa) ou des établissements culturels (bibliothèque) – investissent aussi l'espace public dans leurs actions. L'observation de deux événements précis¹ permet de comprendre la forme et les ressorts de ces appropriations de la dalle. Les organisateurs utilisent de façon systématique « *le préau* »², situé au milieu de la dalle. Le préau sert ainsi de support à la présentation d'activités en tout genre et donne un cadre physique, inscrit directement dans la morphologie de la dalle. Pour autant, les organisateurs aménagent l'espace à leur manière et par leurs moyens en montant des stands tout autour (voir photos ci-

¹ La fête de Noël le 20 décembre (animations ludiques pour enfants, atelier peinture, découpage de bois, balade à dos d'âne, etc.) et la journée autour de la thématique du rural (plusieurs stands autour des métiers manuels, de l'écologie, avec l'association Tier Breizh 35, les Maisons familiales rurales par exemple).

² Terme utilisé lors des entretiens pour nommer cette structure.

contre), de telle façon que l'ensemble de la largeur de la dalle est investie et que les usagers de la dalle ne peuvent manquer de telles installations. Les organisateurs interagissent avec les usagers de la dalle, stimulent leurs attention et tiennent des activités ludiques, dans nos deux exemples destinés aux enfants. Ces événements concentrent donc les interactions visibles sur la dalle à ce moment-précis, que les usagers participent directement ou non aux activités. On observe ainsi des individus se situant légèrement en retrait des installations, regardant juste ce qu'il se passe. Aussi, un tel investissement de l'espace force les dealers à quitter leur position habituelle de l'angle de la boulangerie et les retrace derrière la barre horizontale Sud, 80m plus loin, guetteurs et vendeurs compris. Leurs activités s'estompent et ils perdent le contrôle du centre de la dalle ainsi que leur commerce lié au passage.



Fête de Noël sur la dalle, 20.12.2017. Photo personnelle.

Ces cas d'appropriation de la dalle sont donc caractérisés par une grande formalité et cette formalité est cruciale : on prend l'espace par un détour formel. La condensation identitaire est plus faible que dans le cas des dealers ou des zonards où l'investissement de l'espace s'effectue de manière quasi automatique, sans prérequis formel, sans organisation

d'événements. Comme les salariés de la dalle n'habitent pas le quartier et possèdent un lien social faible en dehors de leurs activités, l'investissement de l'espace se cristallise pendant ces événements délimités. Dans le cas de ces formes organisées d'appropriation de la dalle, l'identité des salariés est fonction des rôles attribués à des individus (Kaufmann, 2004, p.72). Les rôles et leur formation participent à prescrire des caractéristiques identitaires, notamment d'un point de vue extérieur. En ce sens, cela participe à la formation de « self-schemas » (*ibid.* p.75) c'est-à-dire des reflets de son identité tels que perçus par les autres acteurs. Dans notre cas à l'échelle d'un quartier, il est clair qu'étant donné le nombre d'acteurs transitionnels et exogènes en action dans le quartier (Di Méo, Buléon, 2003), il existe une prescription assez forte et structurelle des rôles au sens « untel fait ça ». Cela participe à hiérarchiser l'identité des personnes de telle façon que les acteurs peuvent être « enfermés », contraints par leur rôle. Pour le dire autrement, la responsable de la bibliothèque ne pourra évoluer et pratiquer la dalle, quasiment exclusivement avec ce rôle adossé de personnel de bibliothèque, les autres personnes, la connaissent et elle possède peu de marges de libertés. D'ailleurs on constate dans les entretiens que les salariés de Kennedy fréquentent très peu la dalle et leurs déplacements se limitent à la restauration le midi, éventuellement quelques courses « pour dépanner » et à l'utilisation du métro et/ou de la voiture le matin et le soir. Travailler sur la dalle mène donc à une appropriation relativement forte mais limitée dans le temps (prises de l'espace intenses mais courtes) et contrainte par le rôle.

Au-delà de la possibilité de pratiquer l'espace de la dalle Kennedy, il est intéressant de soulever le sens que les individus mettent derrière leurs pratiques. Dans le cas du travail sur la dalle Kennedy, il existe un rapport à la légitimité au sens où les structures professionnelles ou associatives imposent leurs pratiques de façon relativement autoritaire. Parce que ces individus croient au bien-fondé et à l'impact de leurs actions, ils se sentent légitimes de s'approprier l'espace et cet investissement de la dalle participe à la crédibilité de leurs structures. Catherine de la bibliothèque :

« Et quand vous faites des actions au parc du Berry ou sur la dalle, est-ce que vous vous sentez légitimes ? Je dis « vous », la structure.

Oui complètement.

Et quel sens vous y mettez ?

Bah... pour moi la bibliothèque ce n'est pas qu'à travers nos murs, c'est donner à lire et donner à voir en dehors de nos structures, les espaces où sont les habitants en fait.

Pour moi c'est complètement évident et primordial. [...] Si les gens n'osent pas venir jusqu'à la bibliothèque, c'est aussi à nous de venir vers eux. D'établir aussi une relation de confiance et de leur expliquer ce qu'il se passe à la bibliothèque pour leur donner envie de venir et dans ces cas-là moi je me rends disponible pour dire « voilà si vous venez, n'hésitez pas je viendrais » parce qu'ils ont souvent besoin d'une personne, de repères. »

On remarque que les pratiques spatiales sont enrobées et agrémentés d'éléments discursifs et de valeurs. Ainsi les acteurs professionnels ont ici recours au discours pour justifier leurs pratiques. Cela participe à consolider leur appropriation de la dalle, vis-à-vis des autres groupes sociaux mais aussi par rapport à eux-mêmes : ils font les choses d'autant mieux qu'ils y croient.

2.3. Travail en équipe et constitution d'un réseau professionnel : les leviers de l'action

Travailler sur la dalle implique un travail collectif de telle façon qu'aucun.e salarié.e ne pratique la dalle Kennedy seul.e. Les interactions avec l'espace public se font donc d'abord au sein d'une équipe de travail. Le collectif est donc ici constitutif du rapport au territoire des individus et la structure professionnelle (association, service, commerce, équipement) sert de *cadre* à l'ensemble de la sociabilité de ces acteurs sociaux. Les déplacements individuels et les fréquentations de commerces ne sont évoqués dans les entretiens que sur le mode de l'usage exceptionnel.

Au-delà du travail au sein d'une équipe, les salarié.e.s en banlieue agissent en réseau, entre les différentes structures. On remarque dans les formes organisées d'appropriation de la dalle Kennedy que la coordination entre associations est primordiale pour agir et qu'elle accroît la légitimité de l'action. La collaboration s'effectue sous la forme d'entraide concrète : par exemple à la fête de Noël, les bailleurs sociaux n'avaient pas de stand mais tou.t.e.s étaient là pour aider à monter les barnums et échanger avec d'autres acteurs. Les acteurs portent aussi des projets et les conçoivent généralement de manière collective ou semi-collective, on voit ainsi des relations binaires privilégiées s'installer entre professionnels, par exemple entre la bibliothèque et Rosa Parks. Dans les entretiens, les salarié.e.s en banlieue utilisent le « *Nous* » en incluant différentes structures de telle manière que le groupe de sociabilité ne repose pas uniquement sur telle association ou tel établissement scolaire mais sur l'ensemble des salariés

en banlieue. Ce qui unit est donc l'action et la résolution de « problèmes »¹. Les acteurs se soutiennent ainsi entre eux face aux difficultés et y répondent de manière réfléchie. En procédant ainsi, les acteurs sont d'autant plus convaincus qu'ils agissent de façon pertinente et précise. Il existe une croyance dans le progrès apporté au quartier et les acteurs soumettent régulièrement dans les entretiens des suggestions pour améliorer la vie dans le quartier, y compris sur l'architecture et la physionomie de la dalle.

Dans le cas des salarié.e.s en banlieue, il existe aussi une dimension propre à la reconnaissance (Kaufmann, 2004, p.187). Les projets réalisés stimulent l'identité des salariés de manière positive : c'est gagner l'estime de soi par les autres individus. Ce sont des signaux envoyés par les autres acteurs sur un mode individualisé, construisant la légitimité de la présence dans quartier ; Catherine :

« Et pour vous ça [votre action dans le quartier] fonctionne, qu'est-ce que vous avez comme retour ?

Moi je crois que c'est toujours la raison pour laquelle je suis là. C'est que les retours sont super positifs, de la part des parents, des enfants aussi.... Bah quand on a monté ce projet BD il y a des tas de gens qui sont venus nous dire vraiment « c'est super ce que vous faites pour les enfants, pour les ados » heureusement que vous êtes là sur le quartier, voilà on a eu ce type de retours. [...] Et moi j'y crois à ça, je crois que s'il n'y a pas cette relation, ces retours-là, bah ça vaut pas le coup de venir, toutes ces actions et d'être dans cette bibliothèque. Le jour où je n'y croirai plus, j'irai bosser ailleurs, c'est clair. »

¹ Entretien avec Catherine de la bibliothèque.

3. Fréquenter : pratique majoritaire des habitant.e.s

Fréquenter correspond à la pratique quotidienne de la plupart des habitant.e.s de Kennedy et de certains usagers. Elle vise à se rendre dans certains commerces, services, structures mais également à interagir avec le lieu. C'est une pratique spatiale « moyenne » au sens où elle est moins structurée que l'occupation mais dénote d'une condensation identitaire plus forte que le passage. Elle est moins intense que les pratiques spatiales liées au travail mais est plus quotidienne, plus systématique. Les habitant.e.s sont les acteurs endogènes de la dalle Kennedy (Di Méo, Buléon, 2003) au sens où ils sont imprégnés des lieux et développent une connaissance forte tirée de l'expérience et des usages répétés de l'espace. A Kennedy, la fréquentation est l'objet des classes populaires du quartier, souvent issues de minorités ethniques mais également d'étudiants.

3.1. Lieux de consommation, consommation du lieu (H. Lefebvre)

La dalle Kennedy possède un aspect fonctionnel général car elle centralise un ensemble de commerces, services, équipements¹. Comme d'autres espaces publics de grands ensembles, elle a été conçue en suivant le fonctionnalisme, mode de construction dominant des années 1960 (Guénola, Sanchez, 2002, p.18). L'idée est de donner la priorité à l'aspect fonctionnel, à l'accès aux services et commerces dans un espace public restreint. Il s'agit d'un usage mixte des bâtiments (commerces, logements, bureaux, services administratifs, parkings et réserves en sous-sol). Les « dalles » sont cette forme architecturale et urbanistique qui répond à ce fonctionnalisme désiré et on peut donc parler d'un « urbanisme de dalle » (*ibid.* p.20). Les commerces y sont d'usage public et les dalles sont souvent constituées en nœud de façon à rejoindre des axes de communication, cela favorisant une certaine forme de commerce (*ibid.*). La rénovation urbaine n'a pas renoncé à ce fonctionnalisme, la dalle conserve aujourd'hui un couloir de consommation entre le Parking+Relais et le boulevard Churchill avec de part et d'autre l'ensemble des commerces, services, équipements. Le Carrefour Market est le commerce emblématique de la dalle et le plus grand. Il est utilisé de façon systématique par les personnes interrogées, c'est parfois le seul (Olympe, Roger), c'est autrement le principal (François et Erle, Gaëlle) et la fréquence de fréquentation est bihebdomadaire voire quotidienne.

¹ On trouvera une carte représentant tous les équipements du quartier en annexe 7.



Le Carrefour Market, commerce central de la dalle. Crédits : F. Baudry et auteur.

Henri Lefebvre parle de « *consommation du lieu* » (Lefebvre, 2009, p.10), en complémentarité de ces lieux de consommation. Il prétend que c'est grâce à cette consommation du lieu que les individus échappent aux logiques historiques et dialectiques de la modernisation, de l'étalement urbain, du capitalisme, du rapport consumériste au lieu, etc. Il y aurait donc un rapport libéré et informel à l'espace, en dehors de la fréquentation de commerces. Les entretiens avancent également cette idée d'utiliser l'espace public sans but recherché, pour le simple plaisir de pouvoir pratiquer un espace piéton. Ainsi pour Gaëlle, se rendre dans des commerces lui permet de « *sortir un peu* » avec son enfant en bas-âge et ainsi elle le fait quotidiennement « *même s'il pleut, qu'il fait moche, qu'il neige* ». Les achats ne sont donc pas uniquement des pratiques consuméristes et utilitaires, elles servent de prétexte à la fréquentation de l'espace public et à une sortie de la sphère privée. Comme le dit Roger, c'est « *faire son petit tour* ». De plus, fréquenter les lieux publics pour un nouvel arrivant, c'est découvrir le quartier et ainsi s'acculturer avec l'espace et la vie locale. Julien de l'association Marché Noir¹ est sensible à cette acculturation et varie ainsi volontairement entre les endroits où il mange de façon à croiser

¹ Association de sérigraphie, d'imprimerie, de graphisme disposant d'un atelier dans une ancienne école du quartier Kennedy.

de nouvelles personnes, à discuter avec elles, ce qui l'amène souvent à se présenter lui-même. De façon générale, l'observation directe nous permet de constater que les habitant.e.s effectuent rarement un trajet d'un point A à un point B, en faisant un aller-retour de chez eux à un commerce. Il existe une part non négligeable d'inintentionnel et de non-prévu dans les déplacements et les attitudes corporelles des individus. Comme le montre l'illustration ci-dessous, les habitant.e.s s'assoient, sac de courses en main, le temps de taper un SMS, faire un appel, de parler avec des connaissances ou de regarder ce qu'il se passe, de façon plus ou moins brève. Cette pratique de l'assise est une composante importante du « fréquenter ». Les usagers de la dalle créent, « bricolent » parfois des substituts de banc, sur des barrières, des avancées en béton ou à même le sol. Puis lorsque l'on observe les individus en mouvement, le rythme de marche est lent et les attitudes corporelles sont relâchées, cela montre que les habitant.e.s sont ni pressés ni contraints.



Scène typique du « fréquenter ». Différentes pratiques de l'assise, solitaire ou non. Crédits : F. Baudry et auteur.

3.2. *Un lieu de rencontre*

La dalle Kennedy centralise les commerces et les services comme on vient de le voir. Elle centralise ainsi du même coup les Hommes et rassemble ainsi largement les interactions sociales dans des sociabilités plurielles et complexes, mêlant différents groupes sociaux. La dalle est souvent utilisée comme point de rendez-vous et l'on voit ainsi régulièrement des personnes attendre quelques minutes à la sortie du métro devant le Carrefour. Certaines rencontres sont liées au croisement, à la situation d'habiter le même quartier. Ces habitant.e.s ne se connaissant pas nécessairement mais le cadre de vie piéton, au sein d'une même cité encourage les échanges sommaires de type « *Bonjour, ça va ?* »¹. Les groupes de sociabilités peuvent ainsi se rencontrer, sans générer de conflits. Par exemple, François et Erle racontent que lorsqu'ils descendent leurs bouteilles de bières datant de soirées étudiantes dans le bac à verre de la dalle, les zonards les interpellent souvent et discutent sur le ton de l'humour. De telles relations s'expriment souvent sur le mode des relations de voisinage : on peut se rendre service, échanger un peu mais il s'agit dans de rares cas de vrais amis. Ce sont donc des rencontres de *situation*, liées à une certaine localisation et à un passage à un instant T. Les rencontres se font aussi au retour des courses (voir photo ci-dessous), de façon plus ou moins inattendue car certains individus – notamment les plus âgés – vont faire leurs achats systématiquement sur le même créneau, de manière à se croiser.

En ce sens, la fréquentation de la dalle Kennedy correspond à un rapport d'*habitués* : les habitant.e.s connaissent ce lieu et y interagissent régulièrement. La distribution de l'espace ne s'effectue pas par hasard et n'est pas inintentionnelle : elle traduit un rapport affectif et personnel à l'espace (Besozzi, 2014, p.10). Les usagers sélectionnent des parties de la dalle qu'ils affectionnent. Aussi, la dalle est donc un lieu de rencontre pour des personnes qui se connaissent déjà et ils évoluent dans l'espace côte-à-côte. On observe ainsi régulièrement des personnes se saluer, se faire la bise, se serrer la main. Parfois des individus (souvent des adolescent.e.s) s'apostrophent de loin et se saluent à 50m l'un de l'autre. Ils se reconnaissent et généralement se rejoignent. La pratique du salut est une part essentielle de l'interconnaissance : « Saluer quelqu'un, c'est attester de la co-présence de l'autre et de son estime, c'est donc un signe de reconnaissance. Y compris lorsqu'il est léger et ne suscite pas de discussion, d'accolade particulière, de sincérité plus qu'une autre. Mais cela s'exprime toujours sur un espace donné et stimule le sentiment d'appartenance collective à un territoire délimité, donc la

¹ Expression souvent utilisée par Roger pour décrire ses échanges lorsqu'il se rend au Carrefour.

formation d'une certaine communauté spatiale : le plaisir plus ou moins grand que les individus prennent à se saluer rentre dans cette logique. » (Hannerz, 1983, p.262). En ce sens, les saluts sont souvent chaleureux, prolongés sur la dalle : on se salue parce que l'on habite le même quartier.



Vive discussion entre amis à un croisement, sac de courses au sol. Crédits : F. Baudry et auteur.

3.3. Un espace de jeu

En raison du grand nombre de jeunes¹ présents dans le quartier, la dalle est un espace juvénile à part entière. C'est même un espace familial au sens large : de nombreuses activités et des structures (garderies, bibliothèque, école) sont présentes. Ce sont du point de vue des parents des ressources, comme en atteste cet extrait d'entretien avec Gaëlle :

¹ On retiendra ici enfants et adolescents jusqu'à 16 ans, après cela rejoint notre catégorie des « jeunes de cités ».

« Vous trouvez qu'il y a pas mal d'espaces pour lui [son bébé] ?

Oui, oui. Je m'en étais pas aperçue mais depuis qu'il est là, j'ai vu qu'il y avait plein d'espaces pour les tout-petits et du coup on trouve ça super bien. On trouve même ça mieux que si on habitait à la campagne en fait, mine de rien. Parce qu'il y a des événements... là dernièrement il y avait la ville de Rennes qui proposait des spectacles pour les tout-petits. »

La dalle est largement mobilisée comme un espace de jeu par les jeunes du quartier. Ici ces jeunes sont quasi exclusivement des résidents du quartier voire originaires. L'observation de ces moments de jeu sur la dalle est intéressante car ils témoignent d'un rapport ludique à l'espace. Cela correspond *littéralement* à la notion de « la Fête » développée par Henri Lefebvre : « l'usage imminent de la ville, c'est-à-dire des rues et des places, des édifices et des monuments, c'est la Fête (qui consomme improductivement, sans autre avantage que le plaisir et le prestige, des richesses énormes en objet et en argent) » (Lefebvre, 2009, p.3). En lisant les pratiques spatiales ainsi, on reconnaît aux individus une certaine capacité à se mouvoir dans l'espace et à exercer des pratiques dessus de façon assez autonome. Jouer, c'est donc investir la dalle de manière libre, profonde. Ces pratiques ludiques prennent parfois la forme de parties de football improvisées, de dribbles, ou de jeu de balle au sens large. Ce sont aussi des courses à vélo, en trottinette, segways ou même à pied. Les jeunes exploitent ainsi la longueur de la dalle et le fait qu'elle soit rarement saturée. Beaucoup de jeunes (souvent pré-adolescents ou adolescents) se chamaillent aussi, parfois violemment, se provoquent, se disputent ce qui peut aller jusqu'à l'insulte. En écoutant les conversations, on s'aperçoit que la dalle n'est parfois qu'un intermédiaire avant d'aller chez l'un ou l'autre, à la sortie du collège par exemple. Ces pratiques sont autant d'exemples d'investissement spontané de l'espace qui peuvent être perçus comme invasifs par certains lors des entretiens.

4. Passer : l'investissement spatial contraint

Outre occuper, travailler et fréquenter, une pratique spatiale importante sur la dalle Kennedy est celle du passage. Les individus observés à uniquement « passer » sur la dalle sont souvent de simples usagers et non plus des habitant.e.s ou des travailleurs. Ils possèdent un rapport extérieur au quartier, ce sont des acteurs exogènes dans la typologie de Di Méo (Di Méo, Buléon, 2003). Pour autant, certains habitant.e.s pratiquent l'espace comme ces passant.e.s au sens où ils se limitent à une partie de l'espace, à un itinéraire précis. Sur le plan identitaire, cette pratique spatiale montre une contrainte, un rapport compliqué voire stigmatisé à l'espace public de la dalle Kennedy et plus généralement aux quartiers populaires.

4.1. Du collectif vers l'anonymat

Le passage concerne des individus isolés, seuls à pratiquer l'espace sur le moment. Ici, le groupe de sociabilité n'est plus l'échelon d'analyse car ces passant.e.s possèdent peu ou pas de lien de sociabilité dans le quartier en réalité. Cette pratique spatiale s'effectue donc seul.e et les individus sont anonymes : personne ne les (re)connaît. L'anonymat n'est pas à ignorer, il est l'illustration d'un niveau d'interconnaissance faible voire nul dans le quartier et révèle beaucoup sur le rapport des individus au lieu. Les passant.e.s sont seuls et sont parfois seuls côte-à-côte, sans interagir, à la manière de personnes empruntant des passages piétons dans les métropoles (voir photo ci-dessous). Ces passant.e.s forment des « grappes » artificielles, des flux à mesure que les métros arrivent. Dans ce cas précis, l'appropriation de la dalle tend à être nulle.

De façon factuelle, ces passant.e.s possèdent un rapport très particulier à l'espace public, repérables facilement sur la dalle. A l'inverse de l'occupation, bruyante et expressive, les passant.e.s sont silencieux et possèdent des gestes normés, peu expressifs voire pas du tout. Les passant.e.s de la dalle regardent très souvent par terre, marchent vite, parfois clef de voiture en main pour ceux se rendent au P+R. Selon le sociologue américain Louis Wirth, le passage serait une relation secondaire au sens où elle n'est pas voulue, elle est éphémère, artificielle et contrainte par la rencontre/le trafic dans la rue, sur une place (Wirth, 1938, p.12). Ce sont des relations marquées par l'indifférence, la réserve et « l'attitude blasée » (*ibid.*). La pratique de l'espace est ici rationnelle et aucunement ludique : l'individu se rend d'un point A à un point B (e.g. emprunter le métro, se rendre au P+R), se procure tel produit (e.g. au Carrefour, à la boulangerie), sollicite tel service (e.g. poste, tâches administratives). Les déplacements sont cadrés et identiques d'un jour à l'autre, notamment dans le passage lié au travail.



Groupe de passantes se dirigeants vers le P+R (en vert). Crédits : F. Baudry et auteur.

4.2. « Kennedy » : terminus du métro

Une partie importante du passage sur la dalle Kennedy s'explique par la présence du terminus de métro de la ligne A, le terminus « Kennedy », qui relie la ville jusqu'à son extrémité Sud-Est (La Poterie). La présence de ce terminus détermine en réalité une partie non négligeable de l'ensemble des pratiques spatiales de l'espace public. Il existe une forme de demande incompressible de la dalle comme le disent les économistes, au sens où peu importe la situation, le climat ou la saison, la dalle sera fréquentée. Il existe ainsi un rapport à la *nécessité*, les passant.e.s doivent passer sur la dalle pour rejoindre un point d'intérêt. C'est la dalle comme lieu de passage, de transit, au sein d'un maillage complexe. La dalle Kennedy est donc un nœud urbain à l'échelle de Rennes et de l'espace métropolitain. Kennedy est ainsi la porte d'accès côté Nord de Rennes, que ce soit par l'utilisation du P+R voire de la halte ferroviaire à proximité (Pontchaillou), pour récupérer un vélo (Florian) ou un scooter, pour de l'auto-stop aussi (Erle), du covoiturage (Mme Huidal). Le métro relie les usagers aux autres services STAR : station Vélo STAR très fréquentée (François), zone Vélo Park, bus pour aller dans le périurbain métropolitain ou dans la partie Ouest de Rennes.

Le passage est en ce sens professionnel : la dalle est utilisée comme point d'intérêts. Les salariés interrogés prennent systématiquement le métro, matin et soir, ce qui montre que les

travailleurs du quartier peuvent aussi pratiquer la dalle sur le mode du passage. Certains entretiens montrent même que la présence du métro est rédhibitoire à leur présence dans le quartier (Bruno, Pauline). Le métro est lui-même le lieu centralisant de la dalle, on voit ainsi de façon quasi systématique des personnes l'utiliser comme lieu de rendez-vous.

4.3. « *Si on pouvait partir on partirait* »

Le passage n'est pas uniquement une pratique de travailleurs ou d'acteurs extérieurs souhaitant relier le quartier. Les habitant.e.s ne font parfois que passer sur la dalle. Le passage est ainsi une pratique contrainte du territoire, se limitant au strict minimum. Ces habitants-passants sont les individus les plus confrontés au le stigmat territorial. Les entretiens montrent ainsi des discours sur le mode du « *Si on pouvait partir on partirait* »¹. Par sentiment d'insécurité, crainte, méfiance voire haine pour le quartier et une partie de sa population, ces habitant.e.s se tiennent à l'aspect économique et fonctionnel de la dalle, c'est-à-dire simplement des courses « *pour dépanner* », à un service précis (e.g. poste, tabac, pharmacie), ou bien à un équipement précis, comme c'est le cas pour Florian sur le terrain de basket du Berry :

« Toi tu vas souvent sur les commerces de la dalle ?

Ouais j'ai plus trop le temps, j'y allais avant. Rapidement, quand on est de passage. Je traîne pas trop ici... j'aime pas. Avec toutes les descentes [de policiers] qu'il y a eu, ça me plaisait pas trop d'y aller là-bas. »

Il faut aussi rappeler que la ressource première du quartier Kennedy, ce sont ses nombreux logements à bas coûts (logements sociaux, location, propriété). Kennedy correspond ainsi à un ensemble locatif avantageux sur le plan économique, garantissant un certain confort, de l'espace dans les appartements et des loyers modérés. Par exemple, Roger et Jacqueline ont emménagé à Kennedy en 1967 et profitaient du 1% patronal² à l'époque (Roger travaillait chez Amora) et ont ensuite déménagé dans un appartement plus grand qu'ils ont loué. Malgré leurs méfiance voire le rejet pour les populations d'origine étrangère du quartier, ils se disent « *être très bien ici* », en raison du confort de leur appartement. Simplement, leur usage de l'espace public est limité, restreint à des formalités et ce déjà dès les années 1990. Ces habitant.e.s

¹ Entretien avec Josiane.

² Mesure gouvernemental consistant à financer la construction de logements par la participation financière d'entreprises à hauteur de 1% de leur chiffre d'affaire.

entretiennent ainsi un rapport au quartier sous la forme du *loyalty* (Hirschman, 1995), d'une obéissance voire d'une souffrance en silence. Ce déficit voire cette absence d'investissement de l'espace public local se manifeste en contre-partie par un repli sur la sphère privée.

Les entretiens (longs et informels) montrent que ces habitants-passants ont davantage recours au discours que les autres pour justifier leurs pratiques spatiales. Ces acteurs mobilisent la pratique discursive pour se sortir du stigmaté auquel ils sont confrontés et tentent de l'annuler. Le discours ici objective ainsi des pratiques spatiales, de telle façon que les deux s'associent. Les habitants-passants (dans notre cas Roger et Jacqueline, Florian, Olympe, Nathalie et Josiane) combrent ainsi une impuissance, un rapport passif au territoire, une dépossession en une *dénonciation*. Ce processus s'effectue en rejetant la faute sur un dysfonctionnement (insécurité, manque de moyens policiers ou de surveillance, inaction politique) ou sur un groupe social (dealers dans le cas de Kennedy, parfois zonards). Cible privilégiée dans l'ensemble des entretiens, les dealers deviennent ainsi le support et les responsables de tous les maux de la dalle et les raisons à eux-seuls du dépérissement du quartier. Tout se passe ainsi comme si ces habitants-passants stigmatisés n'étaient pas les responsables d'une pratique spatiale passive mais les *victimes*. Ces habitant.e.s vont même souvent jusqu'à préconiser quelque chose : « *Bah moi franchement... je trouve que la police elle agit pas assez.* » (Florian). C'est le mécanisme du stigmaté après avoir été intériorisé. Dans le cas de la dalle Kennedy, ce recours au discours montre clairement une chose : c'est *parce que* certains individus sont dépossédés (dépossession objective ou ressentie) d'une pratique spatiale qu'ils mobilisent la pratique discursive.

Observer des pratiques et les caractériser est crucial pour réaliser une sociologie du lieu public, ici de la dalle Kennedy. La typologie a permis de classer les individus et groupe sociaux en fonction de leurs pratiques, de leur degré d'appropriation de la dalle. Elle permet de constater qu'au sein de la vaste diversité d'individus, les habitant.e.s et usager.e.s du quartier ont des pratiques *différentes* (objectivement) et *différenciées* (les individus cherchent à personnaliser leurs pratiques).

Dès lors, la dalle est nécessairement un lieu public abritant des usages hétérogènes, concurrents. Le chercheur doit alors confronter les pratiques entre-elles et se poser la question : qu'est-ce qui pose problème sociologiquement ? Les pratiques spatiales n'évoluent pas côte-à-

côte sans friction, conflit, au mieux elles co-existent. A ce stade de la réflexion, il intervient donc de mesurer le degré de concurrence entre ces différentes appropriations différenciées de la dalle Kennedy.

Chapitre 2 – Quand l’appropriation de l’espace pose problème : concurrence, contrainte et conflits sur la dalle Kennedy

Tous les individus ne peuvent pas s’approprier la dalle Kennedy de la même manière et avec la même intensité. Parce que l’espace public est le support de pratiques spatiales différenciées, des divergences existent entre les usages des acteurs. La dalle Kennedy est alors le terrain de négociations et de confrontation des pratiques voire de conflictualité. Dans cette mesure, l’espace public ne s’impose pas aux individus : les acteurs sociaux participent à sa constitution progressive de telle façon que chaque pratique personnalisée concoure à la réalisation d’un territoire hautement concurrentiel. D’un point de vue spatial, chacun.e s’approprie ainsi une partie de territoire, jamais la dalle en son ensemble. Aussi, l’identité de chacun.e ne se fonde pas nécessairement dans l’identité de quartier, certain.e.s évitent la dalle, la « contournent ». Certaines pratiques peuvent aussi se superposer, jusqu’à parfois se « marcher dessus » en quelque sorte et ici le conflit explose. A rebours d’une vision d’un espace public partagé et librement accessible, le cas de la dalle Kennedy nous montre que tous les individus ne sont pas égaux dans leur domestication de l’espace, il existe des jeux de domination et de contrainte.

1. Marquer son « territoire » : la fragmentation de l’espace

« Territoire » est ici à comprendre au sens animal et pas nécessairement au sens de la territorialité. Les individus – souvent via les groupes de sociabilités – marquent leur territoire et inscrivent leurs pratiques dans l’espace physique. De façon générale, la dalle Kennedy devient donc *fragmentée*, l’appropriation s’effectue dans des micro-espaces précis et non sur l’ensemble de la dalle. Aussi, on ne comprend pas toutes les interactions sur l’espace public si on ne tente pas d’observer le rapport entre les autres espaces à proximité immédiate, dans le reste du quartier, et la dalle. Enfin, la fragmentation concerne aussi le temps, de telle façon que temps et espace s’ajoutent dans le découpage des pratiques.

1.1. Les différents micro-espaces de la dalle

En observant un lieu public, l'ethnographe s'aperçoit assez rapidement qu'il a en face de lui non pas *un* espace mais *des* espaces. Le regard de l'ethnographe sélectionne des parties de l'espace public et fait ainsi émerger des usages infra-collectifs, plus complexes à décoder. La sociologie spatiale amène donc toujours d'une façon ou d'une autre à la conclusion de la fragmentation de l'espace et l'analyse doit ainsi faire le deuil de l'unité du lieu, pur artefact (Poche, 1996). Dans notre enquête, il importe de délimiter ces micro-espaces de la dalle en fonction des pratiques des individus. On peut énumérer ces micro-espaces : la zone des deux bouches de métro, les bancs en face de l'ascenseur du métro avec la station en sous-sol (voir photo p.35), l'espace devant le Carrefour avec sa toiture avançant (photo p.38), l'espace identique côté opposé avec l'Espace social et le magasin Superasya, le préau (voir photo ci-dessous), l'aire de jeu, l'espace derrière la pizzeria ainsi que le couloir derrière la barre horizontale Sud (appropriés par les dealers, voir photos p.26), la rangée de banc en bordure de végétation, parallèle au Carrefour (voir photo p.37), ou encore l'espace devant le P+R (voir photo p.39). L'aménagement, notamment depuis la rénovation urbaine de la dalle, limite et démarque ces micro-espaces de telle façon que l'urbanisme et l'architecture invitent à un certain usage (Besozzi, 2014, p.4). Le positionnement de ces espaces aussi oriente les usages : par exemple les dealers s'approprient les angles ou les recoins pour leur discrétion.

Chaque micro-espace est le fruit d'une appropriation différenciée. Ces micro-espaces sont faciles à s'approprier pour les habitant.e.s et usager.e.s car plus petits, concis, plus personnels. Pour mieux comprendre les ressorts de la fragmentation de l'espace, on peut développer un exemple, celui du « préau » (voir photo ci-contre). Le préau est utilisé pour discuter (familles, jeunes adolescents), boire (dans le cas des zonards) ou même jouer aux cartes (ici jeunes de cité¹). Situé en plein cœur de la dalle, il est régulièrement investi par ces habitant.e.s, plutôt issu.e.s de classes populaires. A l'inverse pour Julien, Gaëlle, François et Erle (capital culturel moyen à fort) c'est une espace jugé « *sans intérêt* »², assez froid et mal conçu, d'autant que la localisation au centre de la dalle est jugée malencontreuse pour s'y asseoir. Enfin, pour Pauline de Néotoa et Catherine de la bibliothèque, le préau représente un espace contraint, peu modulable pour leurs événements culturels ; elles « font avec ». Elles auraient aimé un autre type d'aménagement, plus pratique pour leurs actions. Le cas du préau

¹ Observation du 20.02. Le reste des usages cités renvoient à des observations plus ordinaires voire systématiques, observés au moins à 2/3 reprises.

² Dixit François.

est révélateur : chacun.e en a un usage et une vision différents : ainsi ce sont ici les habitant.e.s originaires du quartier, notamment les mères de familles, zonards et jeunes qui se l'approprient et marquent ainsi leur territoire sur ce micro-espace.



Le « préau », en plein cœur de la dalle. Crédits : F. Baudry et auteur.

1.2. Espaces publics périphériques et espaces semi-publics

La fragmentation de l'espace ne se réduit pas à la dalle Kennedy, c'est l'ensemble du quartier qui est concerné. La dalle n'est pas le seul espace public du quartier, il existe des *espaces publics périphériques*, de second rang et plus petits ainsi que des *espaces semi-publics*. La dalle Kennedy centralise certes largement les déplacements et les activités, ce qui tend à rendre invisible d'autres espaces appropriés. Mais les individus possèdent des itinéraires spatiaux complexes de telle manière que la dalle n'est pas nécessairement le support de toutes les interactions : on peut se déplacer de chez soi (résidences à Kennedy mais aussi en dehors de la dalle) pour aller à un endroit précis. La dalle Kennedy ne remplit pas toujours une expérience globalisante de l'espace public et peut constituer qu'une porte d'entrée vers d'autres points d'intérêts du quartier. Une partie considérable des interactions s'effectue alors ailleurs, sur des lieux publics de seconde zone, restant piétons mais plus petits, moins fréquentés et ne

concernant qu'une partie des résidents du quartier. Entre autres, c'est le cas de : la devanture du collège Rosa Parks (site Malifeu notamment), celle de l'école Andrée Chedid, le parc du Berry dans son ensemble (qui lui-même a le boulo-drome, un terrain de foot, un espace de jeu, des bancs, etc.), l'espace commercial Churchill¹, les squares (Guyenne, Gascogne notamment²) ou encore les parkings ouverts (e.g. Placis d'Orléans³). Bien que moins centraux et vastes que la dalle, ces espaces restent appropriés par les individus, ici souvent des habitant.e.s car ils possèdent une proximité immédiate avec leurs résidences. Accessibilité, proximité et familiarité de ces espaces piétons favorisent ainsi leur appropriation.

D'autres espaces sont pratiqués par les habitant.e.s, complexifiant la frontière entre espace public et sphère privée. Ces espaces semi-publics sont par exemple des cages d'escalier, des locaux à vélo, des devantures d'immeubles, des halls de bâtiments, des parkings privés, des portes d'entrée, des recoins d'immeubles, etc. Ces espaces présentent l'avantage d'être petits, plus personnels et favorisent la rencontre entre personnes se connaissant déjà : résidents, voisins, personnes du syndic', etc. Comme le rappelle Roger et Jacqueline, chez-eux au 29 boulevard d'Anjou, les locaux à vélo ou les halls d'immeubles étaient autrefois largement squattés par des zonards ou des SDF. Désormais ils sont sécurisés, les interactions se cantonnent alors aux résidents de l'immeuble.

1.3. « Ah bah il vaut mieux pas sortir à 10h du soir hein ! »⁴ : un partage du temps concurrentiel

La distribution informelle de l'espace oblige à réfléchir également en termes de distribution des horaires de telle manière que le partage de l'espace s'effectue par un partage du temps. Il s'agit du temps passé sur place (durée) comme du moment précis de l'action (horaire). On observe que plus l'on descend dans la typologie des pratiques (occuper/travailler/fréquenter/passé), plus le temps passé sur la dalle est faible. La durée implique des négociations, des formes de tolérance, d'admission entre groupes de sociabilités. Par exemple, au moins par deux fois, un habitant.e s'assoie sur un banc près de l'Espace social mais restant trop longtemps, les zonards (groupe fort, occupant) lui font ressentir sa présence⁵.

¹ Voir carte en annexe 7.

² On recense 15 squares à moins de 200m de la dalle, voir carte en annexe 7.

³ Voir annexe 7.

⁴ Dixit Roger.

⁵ Observations nettes le 15.12 et le 07.03.

Cela ne prend pas nécessairement l'aspect d'un conflit ouvert de la part des zonards, c'est faire remarquer, interpeller, montrer que l'on est là. Autour de l'Espace social, les zonards contrôlent effectivement les présences « ennemies », non-ordinaires. La gestion du temps sur place est donc bien concurrentielle, en poids à la négociation.

De façon plus schématique, la fréquentation de la dalle se découpe dans la journée. On peut distinguer trois temporalités – temps *professionnel*, temps *familial* et temps *autochtone* – et ces temporalités évoluent en sens contraire. Les créneaux de 7h-9h et de 17h-18h touchent au temps, professionnel, c'est-à-dire le temps économique, étudiant et scolaire. C'est l'horaire où la dalle est la plus fréquentée et où la pratique du passage est la plus forte. A l'inverse, le mercredi après-midi et surtout les weekends, la pratique du « passer » et du « travailler » est quasiment absente, il s'agit ici du temps familial, plus propre au « fréquenter ». Quant aux après-midis de semaines, ce sont les heures creuses, où la fréquentation est faible, réservées au temps autochtone. La pratique de l'« occuper » a la caractéristique de ne pas faiblir dans le temps mais reste proportionnellement surexposée les après-midis de semaine. Leur présence se remarque alors largement. Enfin le soir à partir de 20h, les magasins ferment, la dalle donne alors l'impression de vide, surtout en comparaison au 17h-18h où elle est abondamment fréquentée. Le soir constitue alors ce qui est ressentie par certains comme le temps de l'insécurité, de la présence à éviter voire à proscrire. En plein dans le stigmat territorial, cette vision emprunte à la mythologie de la nuit en quartier populaire ; Olympe :

« Vous connaissez pas trop ici ?

Pfff nan !

Parce que vous n'aimez pas le quartier tant que ça ?

Disons que dans la journée ça va. C'est plus le soir. C'est Villejean, c'est connu... »

Nathalie, Josiane, Roger, Jacqueline, Gaëlle tiennent des propos similaires dans les entretiens, alors même qu'aucun.e n'a rencontré de problème grave objectivement (vol, agression, insulte, etc.). Le soir et la nuit sont dans leurs représentations des temporalités qui leur échappent, destinées aux jeunes de cités, aux zonards ou aux dealers.

2. Contourner la dalle Kennedy

La concurrence entre les pratiques spatiales des individus peut soulever la question de la présence jusqu'à ce que les individus se demandent : « ai-je le droit d'être là » ? Les appropriations se frictionnent ici et contraignent les individus à évoluer dans une perspective spécifique. La dalle Kennedy est alors dans ce cas ressentie comme un lieu public à contourner pour certain.e.s habitant.e.s et usager.e.s, notamment pour rentrer chez soi. La contrainte exercée sur les individus (contrainte ressentie, rarement objective) force même les individus à chercher d'autres lieux publics, ailleurs.

2.1. Eviter la dalle pour rentrer chez soi

Alors qu'elle constitue l'espace principal de sociabilité pour certain.e.s, la dalle Kennedy est un endroit à éviter pour d'autres. Ces individus, bien qu'habitants souvent le quartier, préfèrent changer et allonger leurs itinéraires quotidiens de manière à contourner la dalle Kennedy. Cela concerne particulièrement les trajets triviaux pour sortir/revenir chez soi. Le contournement peut évoquer une insécurité à l'idée de pratiquer la dalle, un inconfort ; Nathalie :

« Vous utilisez souvent le métro ? »

Oui oui. Mais... bah moi j'aime pas m'arrêter sur la dalle. C'est vrai que si je viens dans le quartier je préfère m'arrêter à Université. C'est plus calme ouais... »

L'insécurité peut aussi être liée à une présence policière et à de potentiels affrontements avec les dealers ; Florian :

« Je voyais des fois en sortant du lycée des descentes. Avec 8 fourgons. Souvent des gens se faire fouiller. Tu sors du collège tu vois ça... T'as envie d'une seule chose c'est faire le tour et passer ici pour tout esquiver [il montre le Berry] parce que je sais que des fois je joue au basket je suis ici. Et des fois je les avais vus, y avait des descentes sur la dalle, avec des flashballs et tout et ils descendaient par-là. »

L'inconfort que génère la dalle Kennedy est aussi lié à la présence forte d'un groupe de sociabilité, jugée invasive et malencontreuse. C'est le cas de Gaëlle vis-à-vis des zonards, elle

préfère alors contourner l'endroit où ils se trouvent en raison de leurs « *propos violents* » et de leur imprévisibilité (« *on sait pas comment ils peuvent réagir !* »).

Ce contournement de la dalle Kennedy n'est pas sans corrélation avec le lien social des personnes dans le quartier. En effet, les sociabilités tendent dans tous les cas (Nathalie, Gaëlle, Florian, Roger et Jacqueline, Florian et Erle, Olympe) à s'effectuer dans la sphère privée, ce sont des rencontres, déjeuners, apéros entre amis ou connaissance du type « chez toi chez moi », à tour de rôle. La dalle ne remplit donc plus ici le rôle de support des interactions des habitant.e.s. Dans certains cas (Roger et Jacqueline, Olympe), le contournement s'additionne même d'un repli sur la sphère privée. Les cercles de sociabilités sont alors infra-localifs, dans les résidences : les relations de voisinage tendent alors à structurer l'ensemble des relations dans le quartier.

2.2. Le Berry comme refuge proche

La contrainte – ressentie par les individus – peut se matérialiser par une poussée à l'extérieur, à comprendre ici en dehors de la dalle. Contourner ne signifie pas donc stopper toute interaction dans l'espace public du quartier. En ce sens, le parc du Berry, situé à 100m côté Sud de la dalle¹ sert de « refuge » proche, de réponse au contournement et constitue un ersatz de la dalle Kennedy. La différence étant qu'il est apprécié par les individus étant précisément en déficit voire en absence d'appropriation de la dalle Kennedy. Le discours dépréciatif et gêné à propos de la dalle devient mélioratif à l'évocation du Berry, comme le montre cet extrait d'entretien avec Gaëlle :

« Après bon, je ne m'attarde pas trop sur la dalle, je n'y fais que passer.

Même avec votre amie ? Quand vous la voyez, c'est ici, chez elle, en centre-ville ou à un autre endroit ?

On passe mais où on va au Carrefour. Ca nous ait arrivé de boire un café mais voilà on reste pas sur la dalle.

Même au parc du Berry ?

Ah si au parc du Berry on y reste longtemps ! On s'installe. Ah oui oui ! »

¹ Voir annexe 7 si besoin.

Ces propos montrent le décalage existant entre la dalle Kennedy et le Berry tant au niveau de la pratique que de la représentation, alors même que ces deux espaces sont uniquement séparés par la rue. Le Berry reste pourtant un espace de cité, fréquenté par des classes populaires, des jeunes, parfois les dealers aussi, etc. Ce décalage montre que la pratique de la dalle Kennedy n'est pas uniquement un problème spatial, elle est également liée à des enjeux symboliques et représentationnels. La dalle Kennedy cristallise en sa surface le stigmate territorial, la charge émotive du « *patrimoine négatif* » de Villejean (Wahnich, 2011). En comparaison d'une dalle « *froide* » (François), « *mal pensée* » (Julien), « *sale* », « *grise* », « *bétonnée* » (Gaëlle), « *vieille* » (Pauline), le Berry forme un espace « *sympa* » (Pauline), globalement plus moderne et mieux conçu¹.



Le terrain de foot synthétique du Berry avec en arrière fond les tours de la dalle Kennedy. Crédits : F. Baudry et auteur.

Pour autant, la fréquentation du parc du Berry n'est pas qu'une affaire de représentation, le Berry présente objectivement des avantages. Sa principale ressource est la *place* : c'est un espace vaste, moins fréquenté en raison de son caractère excentré et non-centralisant. Les passages liés au temps économique, scolaire, étudiant, professionnel et commercial s'y

¹ Pas de termes explicites déclarés dans les entretiens mais les propos vont vers cette idée.

effectuent donc très peu, il n'existe pas de flux de passants comme c'est le cas sur la dalle. Dès lors, le Berry est un espace concernant essentiellement les habitant.e.s. Le Berry est aussi utilisé par les associations culturelles ou les institutions du quartier, notamment avec l'événement « Berry Plage », un des plus importants de l'année, consistant à remplir de sable l'esplanade de jeu (voir photo ci-contre) l'été et y développer des activités sportives sur le mode de « Paris plage ». Au-delà des appropriations organisées par des associations, le Berry propose plusieurs équipements sportifs (terrain de foot synthétique, voir photo ci-dessus, ancien terrain de foot, boulodrome, terrain de basket, terrain de hand) et ludiques (structures de jeux pour les 0-3 ans et installations classiques de type balançoire, etc.). Objectivement, le Berry possède aussi plus d'espaces verts et de positions assises que sur la dalle, ce qui tend à en faire un espace public intéressant pour les habitants.



Espace de jeu pour les jeunes, surface utilisée pour « Berry Plage ». Crédits : F. Baudry et auteur.

2.3. L' « exit » : sortir de Kennedy ou y partir définitivement

Le contournement (voire même le passage) s'accompagne parfois d'une pratique plus radicale, consistant à sortir de l'espace de la dalle et du quartier Kennedy. Les individus rencontrés génèrent ainsi de nombreuses stratégies d' « exit » (Hirschman, 1995), momentanées ou définitives. Ces stratégies sont plus ou moins voulues en fonction de la gravité du sentiment

de dépossession et de la densité d'appropriation de la dalle. L'*exit* se manifeste en délocalisant ses activités, en créant un espace approprié plus loin voire complètement en quittant le quartier. C'est le cas de Nathalie, où l'*exit* prend la forme radicale du déménagement (à Saint-Jacques-de-la-Lande) et la fermeture de son magasin de fleurs ; sortir, c'est *partir* dans ce cas. L'*exit* représente ici davantage un choix sous contrainte qu'une réelle volonté : pour Nathalie « *entre les deals, les personnes qui squattent qui sont alcooliques, les agressions et tout machin.* », la situation ne pouvait plus durer. L'*exit* est donc la manifestation d'un impératif sur le mode du « Ça suffit ». Hassan représente quant à lui un cas en voie d'*exit*, semblable à celui de Nathalie dans le motif commercial invoqué :

« A la fin [après tout ça] je suis prêt à vendre et à partir... Parce que c'est...

Là vous cherchez ailleurs déjà ?

Je suis pas vraiment sur le point de partir mais bon... s'il y a une proposition, je pars. »

Pour autant, l'*exit* ne prend pas nécessairement la forme du départ : c'est parfois une *fuite*, momentanée, dans d'autres quartiers rennais. Il s'agit alors de délocaliser ses activités, de façon régulière et hebdomadaire, soit pour échapper au quartier de façon nette (e.g. Florian qui préfère jouer au basket à Vezin avec ses amis) soit en vue de rechercher des points d'intérêt ailleurs (e.g. Olympe s'alimente dans une grande surface à Bourg L'Evêque, François et Erle affectionnent les magasins bio du centre-ville et Roger et Jacqueline ont leurs commerces habituels en centre-ville). Pour autant, même si ces déplacements ne visent pas à partir définitivement du quartier, les entretiens montrent qu'il s'agit de sorties agréables, rythmant la semaine, notamment dans le cas de Roger et Jacqueline, ayant leur boucher, pâtissier, traiteur et fleuriste attitrés.

Enfin, certains habitant.e.s possèdent des cercles de sociabilités dans d'autres quartiers rennais ou à l'extérieur de Rennes. Bien que résidant ou travaillant sur la dalle Kennedy, ces individus y possèdent un lien social faible, ce sont des relations dites catégorielles (Hannerz, 1992, p.192), normées et structurées par une activité professionnelle. François et Erle sortent du quartier quotidiennement pour aller en centre-ville (Anatole France notamment) voir leurs ami.e.s et connaissances et en fin de semaine fréquenter d'autres lieux (bars, clubs, espaces publics). Pauline de Néotoa préfère prendre le métro sur sa pause-déjeuner et manger à Saint-Anne que de rester à Kennedy. Elle s'y rend avec ses collègues et/ou retrouve des connaissances sur place.

3. Les conflits d'usage : quand l'appropriation de la dalle devient une lutte

L'appropriation de la dalle Kennedy n'est pas uniquement partagée entre différents micro-espaces ou retardée par un contournement de certains acteurs. En effet, certains investissements du lieu peuvent se confronter, se cristallisant soit en un conflit *latent* soit en un conflit *direct*. La conflictualité touche à une différence d'usages mais possède aussi largement une dimension identitaire : les groupes de sociabilités mêlent et parfois s'opposent sur l'espace public. Dans le cas de la dalle Kennedy, le groupe des dealers est impliqué dans quasiment l'ensemble des conflits rencontrés et accapare l'attention des autres usager.e.s de la dalle. Ces conflits sont aussi le jeu d'un affrontement entre ces mêmes dealers et la police, de telle manière que la police et les pouvoirs locaux régulent les appropriations de l'espace.

3.1. Coexistence et superposition des groupes sociaux (conflit latent)

Dans un lieu public, un conflit latent est un conflit qui bien qu'identifié et connu de tou.t.e.s reste non officialisé, non spécifié au groupe générateur de conflits. Dans le cas de la dalle Kennedy, les dealers cristallisent l'essentiel des conflits latents, en tout cas les individus interrogés font ressortir les dealers comme source de l'ensemble des problèmes de la dalle. En ce sens, l'identification d'un ensemble de personnes prédéfini et l'accusation des maux à ce groupe participent directement à l'existence du conflit : sans responsable, pas de conflit. La question que l'on peut se poser est la suivante : pourquoi des conflits latents se structurent, quels acteurs impliquent-ils et de quelle manière tentent-ils d'être résolus ?

D'abord, il existe conflictualité dans l'espace lorsqu'il y a divergence de perceptions, de visions du territoire. Un rapport à l'espace peut renvoyer à une conception plus large comme la République, la citoyenneté, la méritocratie, la Sécurité, etc. (Di Méo, Buléon, 2003, p.38). La lutte pour l'appropriation physique de la dalle est aussi une lutte pour l'image qu'elle génère. Les enjeux sont donc aussi symboliques et renvoient à la visibilité extérieure du quartier, notamment de la part de commerçants : « Ça donne une mauvaise image de la dalle. » (Nathalie), « C'est pas bon ça. » (Hassan).

De manière plus concrète, les conflits se génèrent sur la dalle lorsqu'il y a présence réciproque sur le même espace : l'appropriation des dealers est dérangeante car elle empiète sur d'autres territoires. C'est le cas de Florian : il peut rarement jouer au basket car le terrain est

soit sur-fréquenté soit on lui fait comprendre que sa présence dérange. Le conflit latent se manifeste sur le mode d'une dépossession, d'un sentiment d'impuissance comme c'est le cas avec Roger :

« On sent là qu'on est gênant, le vieux-là [il parle de lui] il serait bien mieux d'être parti quoi ! On voit bien que... et puis, il y a une autorité attention ! Oh bah oui... »

Le cas de Roger est intéressant car il élabore un glissement constant entre jeunes de cités et dealers. Les dealers tendent à générer le conflit alors même qu'ils ne sont pas présents sur l'espace investi par Roger (le couloir de consommation et le Carrefour). A un cran supérieur dans la conflictualité, la présence physique peut être jugée illégitime car *invasive*. Le groupe contraint voire empêche l'exercice de certaines activités, de certains usages du territoire. C'est le cas de jeunes adolescents avec la bibliothèque :

« On a aussi [en plus des dealers] des petites bandes d'ados, de pré-ados qui viennent ne sachant que faire ou voulant tout simplement faire le bazar pour faire le bazar et voilà, on est dans cette cohabitation publique... »

La présence et l'activité des dealers est à plusieurs reprises (Catherine, Hassan, Nathalie, Pauline) jugée invasive par les commerçants ou acteurs culturels. Ce qui est dénoncé c'est d'une part, le fait de se poster juste devant les vitrines des magasins (boulangerie, tabac-presse et bibliothèque notamment), d'autre part la pression qu'exerceraient les dealers sur les autres usager.e.s. allant jusqu'à *« l'insulte, le harcèlement »* (Hassan).

Au-delà d'identifier les conflits, il est intéressant d'observer comment les acteurs les gère : quelles stratégies mettent-ils en place pour les contrer ? Les individus apprennent en effet à coexister sur un même espace car ils sont contraints de composer avec les usages des autres (Zegnani, 2013, p.44). Le conflit latent a la particularité ici de ne pas exploser au grand jour. Sur la dalle Kennedy, le conflit est latent dans la mesure où les groupes coexistent, se superposent sans qu'un conflit ouvert se manifeste. Le cas du *voice* (Hirschman, 1992), de l'opposition frontale et verbale n'existe pas car les groupes concernés refusent l'affrontement direct avec les dealers. L'opposition est invisible du point de vue des dealers ou s'effectue par voix interposées (médias). Cette conflictualité latente possède un côté pernicieux : l'adversité

est forte entre les groupes mais elle est refoulée. Cela se manifeste en trouvant illégitime une présence et en l'exprimant clairement en entretien bien que l'on ne l'exprime pas aux groupes visés, ici les dealers. A défaut d'entrer dans une négociation avec les dealers, les autres groupes possèdent trois types de réactions. Ils peuvent d'abord *tolérer*, faute de pouvoir endiguer l'appropriation de l'espace des dealers. Pauline par exemple avoue voir le deal, « *les billets s'échanger* » toutes les semaines mais « *fait avec* ». La deuxième façon de résoudre le conflit, c'est la *délégation* du problème, la remise à un tiers, comme le montre le cas de la bibliothèque (Catherine) :

« *On a eu des gros problèmes, on est soutenu avec des médiateurs de jour et de nuit, on est en soutien avec le Relais, une association de médiateurs aussi de rue. On a des interventions policières régulières parce qu'on a à la fois ce problème de dealers juste à notre porte, de gens la nuit qui viennent devant les portes pour faire tout un tas de choses.*

Enfin, comme nous l'avons déjà expliqué, la troisième et ultime solution pour résoudre le conflit, c'est l'*exit*, comme le montre les cas de Nathalie, Florian (il part jouer à Vezin) et Hassan.

3.2. Confrontation directe des groupes sociaux (conflit fort et direct)

La conflictualité sur la dalle ne s'effectue pas uniquement de façon latente : certaines pratiques s'opposent frontalement, jusqu'à constituer une confrontation directe entre les groupes sociaux. En grand-ensemble, la coprésence de populations différentes tend à générer des tensions dans une démarche d'affirmation identitaire, à rebours des explications de mixité sociale (Grafmeyer, Authier, 2015, p.38). Le vol, l'agression voire l'homicide – médiatisés en fait divers – sont les confrontations physiques les plus visibles, surexposées par rapport à leur nombre réel¹. Ce qui nous intéresse davantage ici, ce sont les confrontations directes *visibles* sur l'espace public, à la vue de tou.t.e.s.

D'abord, il peut s'agir de conflits directs entre groupes de sociabilité sur le mode de la dispute voire de l'insulte. De nouveau, le conflit s'opère souvent entre dealers et autres

¹ Notre enquête est d'ailleurs révélatrice de cette surexposition : aucun habitant.e rencontré.e n'a été victime d'agression ou de vol et le seul exemple vécu ou rapporté est celui d'Hassan, volé une fois dans son magasin.

usager.e.s mais ici de façon violente. Par exemple situation observée¹, un guetteur effectue une ronde à vélo et fait un *wheeling*² devant une agente d'entretien qui nettoyait un hall d'immeuble, à priori volontairement pour l'interpeller et la provoquer. Elle lui lance alors « *Va faire des trucs ailleurs !* » et le conflit se génère très vite en insulte (« *Dis bonjour sale pute !* » « *Ah ouais bah nique ta mère !* »). Le conflit semble ici presque recherché de la part du dealer. Ce qui est sûr, c'est que par sa prise de l'espace liée au deal, le dealer empiète sur l'espace de travail d'une salariée. Autre situation similaire³ : un guetteur cette fois-ci en scooter passe assez vite près de deux femmes avec deux enfants, une des deux femmes peste une première fois. Il repasse plus vite 2 minutes après, la femme en question s'interpose en lui barrant la route et le guetteur – cette fois-ci clairement volontairement – continue à rouler en sa direction et la projette sur 1m. S'ensuit une dispute, les femmes appuyant le motif de la sécurité des enfants, le dealer lui, refusant toute remarque (« *Je m'en bas les couilles !* » « *Ta gueule !* »). Les conflits peuvent également impliquer de jeunes adolescents qui provoquent les institutions culturelles du quartier comme le raconte Catherine:

« Cette petite bande-là qui venait vraiment faire le bazar et se courait dans la bibliothèque, jouait dans les ascenseurs en les bloquant pour empêcher les adultes de monter. C'est interpeller des personnes âgées à la limite de l'insulte. Et puis qui n'était pas du tout à l'écoute de ce que l'on pouvait leur dire en tant qu'adultes... euh voilà. Voilà ce sont toutes ces interactions-là, en laissant les livres, en allant sur l'espace multimédia, en faisant suer tous ceux qui y sont déjà, sur des connexions enfin voilà ce sont des incivilités du quotidien et en étant très limites dans leurs façons de nous parler ouais. »

Enfin, le deal génère potentiellement des conflits sur le mode du règlement de compte, se manifestant par des bagarres sur place⁴, allant de la simple provocation au règlement de compte avec des issues graves⁵.

¹ Observation du 07.03.

² Technique fréquente chez les jeunes qui consiste à faire du vélo en s'appuyant sur la roue arrière.

³ Observation du 21.02.

⁴ Observation du 07.04.

⁵ Le 26 février dernier, deux jeunes du quartier de 18 ans ont été blessés par balle et à coups de marteau, la nuit. Ouest France, « Rennes. Un homme blessé par balle, un autre à coups de marteau », 2018.



Intervention de la police nationale avec brigade canine. Jeunes de cités et dealers autour. Crédits : F. Baudry et auteur.

Pour autant, les conflits directs les plus forts et les plus nombreux se manifestent entre dealers et policiers. La police possède un rôle de régulation des pratiques spatiales sur la dalle, comme nous le verrons (3.3.) mais elle a également une fonction strictement *répressive*, d'opposition et de confrontation directe avec les dealers. Ces confrontations sont à l'initiative des policiers qui vont au contact des dealers lors d'« interventions ». Il peut s'agir d'intervention de la Police municipale à valeur d'avertissement, de coup de pression sans prétendre interpellier ou fouiller des dealers¹. Dans ce cas, les effectifs sont réduits (moins d'une dizaine), les policiers arrivent à pied et tentent de provoquer les dealers, tout en restant assez loin d'eux : par exemple ce jour-là les policiers saisissent les chaises sur lesquelles s'asseyaient les dealers derrière la barre horizontale Sud. En réaction, les dealers applaudissent ironiquement les policiers, les insultent violemment et soulignent leur inaction (« *Lâche ton chien au moins si tu veux servir à quelque chose !* »). Les interventions peuvent être parfois plus conséquentes et visent à prendre des informations, des visages et surtout à saisir de la drogue voire à

¹ Observation du 21.02.

interpeller¹. Police municipale et nationale (brigade canine souvent) sont alors présentes, avec 3 fourgons (environ 20 agent.e.s). Mais de la même façon les dealers réagissent en suivant et en raccompagnant les policiers de façon autoritaire jusqu'à leurs fourgons (voir photo ci-dessus). Ils se mettent en ligne à 20 environ et les insultent (« *Et oublie pas que t'es un fils de pute !* »). L'opposition est donc ici réciproquement violente, provocante. Elle est connue des habitant.e.s et salarié.e.s du quartier qui connaissent les techniques de part et d'autres, notamment à la bibliothèque, où les bureaux donnent directement sur l'angle de la pizzeria, un des points d'occupation des dealers.

3.3. Réguler les usages de l'espace public : la sécurisation de la dalle Kennedy

Dans notre enquête sur la dalle Kennedy, la police peut être associée à un rôle conflictuel, d'opposition physique aux dealers comme nous venons de le voir. Mais de façon générale, la police remplit aussi une fonction de régulation des usages de l'espace public. Elle hiérarchise ainsi les différentes appropriations de la dalle : qu'est-ce qui est possible et impossible ? Parmi les deux groupes occupants la dalle, la pratique de l'espace des dealers est largement réprimée, et leur business contraint, ce qui n'est pas du tout le cas pour les zonards. Il existe en effet une forme de tolérance, de *laisser-aller* envers les zonards, montrant bien que la régulation des usages n'est pas unanime, elle est hiérarchisée. Les dealers posent problème par le caractère illégal de leur présence, consistant acheter et revendre de la drogue. En ce sens, la dalle renvoie à une sécurisation de l'espace public de façon générale et est soumise de fait à la loi et au maintien de l'ordre, exercé par la police. En ce sens, la police représente le dernier stade de l'appropriation de l'espace car c'est une appropriation par la force, exprimant la puissance de l'Etat. La police a le pouvoir de contraindre les pratiques spatiales, on rentre alors dans une dimension d'*assignation*, de régulation de l'espace public par une sécurisation de la dalle. Ce rôle de la police sur la dalle Kennedy est largement intériorisé par les habitant.e.s et usager.e.s. La remise de soi à la police est souvent un élément mobilisé par ceux qui sont dépossédés de la pratique dalle dalle (Florian, Nathalie, Olympe, Roger et Jacqueline, Hassan). Les bailleurs sociaux (e.g. Néotoa) collaborent à la sécurisation de l'espace public en portant plainte après des dégradations de leurs locaux. Ce recours à la police peut aller jusqu'au besoin d'une présence supérieure, voire d'une dénonciation de l'inaction de la police ; Florian :

¹ Observation du 03.04.

« Je trouve que la police elle agit pas assez. Y a un poste de police à côté mais il agit pas assez. Limite ils regardent les deals se faire, se créer, ils font jamais rien. »

Outre l'action de la police, l'aménagement et l'urbanisme participent à la régulation des usages de la dalle Kennedy. En ce sens, la rénovation urbaine de la dalle, pilotée par l'ANRU (« Ouvrir sans démolir »¹) possède un aspect hygiéniste : l'ouverture lisse les irrégularités de l'espace public, les zones floues, les recoins, sujettes au deal notamment. Cela s'accompagne de mesures sécuritaires claires comme la relocalisation du commissariat de police au cœur de la dalle (il était auparavant à l'extrémité Ouest de Kennedy, à 10min à pied de la dalle) ou l'augmentation récente du nombre de caméras². Entre les plans de rénovation, il existe des mesures ciblées, comme l'installation de grilles sous la barre horizontale Sud (voir photo ci-dessous) ou de plateformes en bois au sol. Ces aménagements visent directement les dealers et contraignent leur système de vente et de guet, notamment l'usage du scooter pendant les rondes. Par ailleurs, les bailleurs sociaux possèdent aussi un rôle de sécurisation en équipant progressivement les portes de leurs immeubles de clés à badges ou de clés plus sécurisées, en constituant des SAS, en renforçant les sécurités sur les locaux à vélo, locaux poubelles, caves ou en fermant carrément l'accès aux halls d'immeubles.

Plus finement, l'urbanisme prescrit des pratiques et limite la liberté d'usage de l'espace public. La dalle Kennedy tend à être un espace urbain figé, immobile, remplie de techniques architecturales consistant à fixer ou lester les bancs ou chaises qui composent l'espace public de telle façon que l'individu n'a d'autre choix que de suivre l'usage prédestiné, choisi en amont par les architectes-urbanistes. Il faut donc *faire avec* pour *faire sien*. Dans des entretiens (Julie, Catherine, Pauline), les usager.e.s réclament des formes plus modulables de la dalle, notamment du préau : cela fait référence à une volonté d'appropriation renforcée de l'espace public. Il existe donc un arbitrage appropriation libre/sécurisation sur la dalle Kennedy et plus largement dans l'espace public urbain. Le choix qui a été fait sur la dalle par les actions successives de l'ANRU, de la police, des bailleurs sociaux et de la mairie de quartier par des ajustements architecturaux est donc celui de la sécurisation.

¹ Voir annexe 2.

² « À Rennes, 17 nouvelles caméras pour surveiller les rues », 5.10.2017, Ouest France



Grilles installées sous les immeubles de manière à déplacer voire interrompre certains pratiques des dealers. Crédits : F. Baudry et auteur.

4. « La conquête de l'espace » : les inégalités dans l'accès à la dalle Kennedy

Confronter les pratiques spatiales entre-elles permet de rendre apparent plusieurs types d'inégalités dans l'accès à l'espace public, ici en quartier populaire. On trouvera en annexe (6) un graphique regroupant l'ensemble des pratiques spatiales investiguées, en fonction de leur intensité et du lien social de chaque individu dans le quartier. Ce graphique permet d'esquisser les traits d'un « capital spatial » (Poche, 1996), en faisant remonter les variables sociologiques de chaque habitant.e et usager.e (ici lien social, genre, âge). Constituer un début de capital spatial, c'est ainsi montrer les fragilités de certains individus dans leur appropriation de la dalle. La pratique du lieu public tend ainsi à ressembler pour certain.e.s à une « conquête de l'espace », contrainte et limitée. Bourdieu note : « On peut occuper physiquement un habitat sans l'habiter à proprement parler si l'on ne dispose pas des moyens tacitement exigés, à commencer par un certain habitus. » (Bourdieu, 1993b p.259). Cette sous-partie a donc vocation

à caractériser les degrés d'appropriation de la dalle en fonction des profils sociaux, de façon synthétique.

4.1. *Lien social et pratique de l'espace public*

Un premier élément permettant de mesurer le degré d'appropriation de la dalle Kennedy est le lien social¹ : plus le lien social d'un individu est faible, plus sa pratique de la dalle est faible. Connaître d'autres individus – et plus encore, bien les connaître et en connaître beaucoup – est un prérequis crucial pour pratiquer la dalle Kennedy. L'intensité de lien social d'un individu donné dans un espace délimité est donc une des caractéristiques du capital spatial. Les cas de Bilal, Pauline, Dominique et Isabelle, Roger et Jacqueline, Olympe et Stéphane l'illustrent, tou.t.e.s positionné.e.s dans la partie inférieure du graphique². Ces cas d'études montrent que le manque de lien social concerne à la fois les habitant.e.s et les simples travailleur.se.s, de telle façon que la résidence sur place n'est pas un critère automatique de pratique de la dalle. Au sein de ces individus, on peut distinguer deux formes de faiblesses liées au lien social. Dans le premier cas de figure, les individus possèdent un rapport utilitariste à la dalle Kennedy, ils la fréquentent pour des critères économiques, pour du « business », ce qui tend à en faire des acteurs exogènes (Di Méo, Buléon, 2003). C'est le cas de commerçants (Bilal) ou de salarié.e.s dans des services (Stéphane, Pauline, Dominique et Isabelle). Malgré une présence quotidienne sur place grâce à leur activité professionnelle, ces individus n'ont donc pas créé de lien social significatif. Dans le second cas de figure, les individus possèdent un rapport contraint à la pratique de la dalle, tendant à une appropriation faible voire nulle. Cela renvoie à une pratique difficile voire impossible (Roger et Jacqueline, Josiane, Olympe) car ces individus possèdent peu de connaissances dans le quartier et évoluent ainsi dans une partie restreinte du territoire. La fréquentation de la dalle tend ici à se cantonner au nécessaire, au fonctionnel.

Sur la dalle Kennedy et plus largement dans les espaces publics urbains de quartier populaire, il existe donc une prime à l'*autochtonie*. L'autochtonie est ainsi une des composantes du capital spatial car elle augmente considérablement le lien social. En ce sens, habiter sur place et *a fortiori* depuis longtemps, c'est acquérir des façons de faire, une connaissance de son

¹ Ici le lien social peut se définir comme le degré d'insertion dans le quartier, fonction des relations sociales pour un individu (l'individu a-t-il des connaissances dans le quartier et si oui combien ? A-t-il des ami.e.s ? A-t-il de la famille ?) et de l'intensité de la présence (l'individu habite-t-il le quartier ? Si oui depuis quand ? Combien de temps y passe-t-il ?).

² Quand on parlera d'un graphique dans cette sous-partie, on reverra à l'annexe 6.

environnement social, c'est tisser un réseau social fort, précis. A terme, l'autochtonie c'est aussi se donner les moyens de bénéficier de services et de biens de tout genre, comme le montre le cas des zonards et surtout des dealers : il est impossible de créer un réseau de revente *ex nihilo*, il faut d'abord connaître le quartier, le marché existant, des revendeurs, des plus gros vendeurs, etc. A travers le graphique, on s'aperçoit que plus l'on progresse vers la partie droite supérieure, plus le degré d'autochtonie est fort. Autochtonie et lien social évoluent donc en parallèle.

4.2. Tenir le terrain : une disposition fortement masculine

La variable du genre permet également de soulever une forme d'inégalité dans l'accès à l'espace public. En effet, les femmes tendent à être à l'écart de la dalle Kennedy, à la pratiquer de façon moins visible, moins intense. A l'inverse, les hommes tendent à *occuper* l'espace et à le pratiquer abondamment. Le graphique l'illustre, la partie droite étant exclusivement masculine. Les femmes tendent alors à avoir une appropriation limitée de la dalle Kennedy. On peut ainsi avancer que la domination masculine possède un volet strictement spatial : s'imposer dans l'espace social, c'est d'abord s'imposer dans l'espace physique. Alors que les hommes tendent à être à l'aise dans l'espace public, les femmes elles tendent à être précautionneuses, à faire attention et à surveiller leurs mouvements ou leurs postures dans l'espace public (Lieber, 2011). Le caractère public de la dalle rend visible les interactions, les façons d'être et les rôles, la présence des hommes y est ainsi donc ostentatoire : on se donne à voir et on s'affiche en tant que groupes de pairs masculins.

En ce sens, l'« occuper » – la pratique spatiale la plus intense – est une pratique exclusivement masculine, comme nous l'avons déjà vu. Dans l'occupation de la dalle, les hommes sollicitent des ressources proprement masculines, excluant de fait les femmes. Il existe d'abord une dimension physique au lieu, de pratique rigide à l'espace : se tenir debout, garder le lieu, parler fort sont autant de comportements spatiaux exercés par les dealers. La force et la vitesse sont ainsi mobilisées (guets en scooter de façon ostentatoire, récits de bagarre). Les interactions sur la dalle Kennedy possèdent une dimension majoritairement masculine au sens où les hommes dominent les relations sociales : les hommes génèrent souvent les conflits et ces conflits visent des femmes, comme les cas des conflits directs l'ont montré plus haut. Aussi, les hommes tendent à interagir exclusivement entre hommes, entre les groupes de pairs déjà (zonards, dealers, jeunes de cités) mais aussi à l'extérieur du groupe (les clients des dealers observés étaient exclusivement des hommes). A l'inverse dans la pratique du « fréquenter », les

femmes sont davantage présentes mais le sont souvent dans des tâches genrées, par exemple sortir avec son enfant ou faire les courses.

4.3. Vieillesse et repli sur la sphère privée

Enfin, l'âge est une variable décisive dans la pratique de la dalle Kennedy. Elle est discriminante au sens où plus les individus sont âgés, moins ils pratiquent l'espace public. Le graphique le montre, les personnes âgées s'y concentrent dans la partie inférieure gauche. La première explication, assez intuitive, elle celle liée à la perte de mobilité des personnes (Bigo, Depeau, 2014, p.12) : les habitant.e.s âgé.e.s ne pas pratiquent pas ou plus la dalle car leur condition physique limite strictement les déplacements. Dans le cas d'habitant.e.s de longue date du quartier (Olympe, Roger et Jacqueline, Josiane), il peut s'agir d'une pratique de la dalle autrefois courante, qui progressivement s'est complexifiée.

Pour autant, le repli sur la sphère privée provient d'autres facteurs, pas uniquement *matériels* mais bien *sociaux*, c'est « l'expérience de la confrontation sociale » (*ibid.* p.13). Les personnes âgées tendent à avoir peu d'ami.e.s dans le quartier voire même peu de connaissance et les cas de veuf.ve.s sont récurrents après 60 ans. Les relations sociales tendent à se limiter à la sphère public proche, c'est-à-dire l'immeuble habité voire même à la simple sphère privée. La pratique de se rendre visite, entre résident.e.s d'un même bâtiment ou d'un autre, est en effet courante chez les personnes âgées (Roger et Jacqueline, Josiane), de telle manière que le salon remplit un rôle d'espace public en quelque sorte, au gré des invitations à des dîners ou apéritifs. Outre les questionnements liés au lien social, il existe un rapport discriminant au passé pour les individus âgés, ici sur l'angle du décalage, de la dépossession, du changement démographique du quartier Kennedy. Cette dépossession, visible dans les entretiens (Roger et Jacqueline, Josiane particulièrement) reflète l'évolution sociologique des grands-ensembles, passant dans les années 80/90 à une population immigrée et précarisée alors même qu'ils étaient un motif de réussite sociale, d'accession à un logement de qualité dans les années 1960/1970. De plus, la notion de citoyenneté telle que développée par Bigo et Depeau permet de penser à l'inclusion/exclusion des personnes âgées : « *La citoyenneté se rapproche, des notions d'habiter et de territorialité et met en jeu les questions de sentiment d'appartenance, d'appropriation, d'intégration, d'identité. La citoyenneté pourrait donc se définir comme une relation dynamique entre individu et ville produite par des interactions sociales. [...] Dans le cas des personnes âgées, sortir pour faire ses courses de façon autonome par exemple, nécessite un environnement urbain et social « affordant » (adapté aux attentes des individus concernés) qui*

permet à la personne âgée d'être incluse dans la société en pratiquant la ville au même titre que l'ensemble des citoyens. (ibid. p.14). L'appropriation de la dalle Kennedy de ces personnes âgées tend alors à être fragile voire inexistante.

Conclusion

Notre étude de la dalle Kennedy a permis de constater plusieurs processus en vigueur dans les espaces publics de quartier populaire, à travers une étude ciblée des pratiques spatiales des individus. En effet, si la dalle Kennedy constitue un lieu public piéton à la portée de tou.t.e.s, les usages de l'espace restent individualisés entre habitant.e.s et usager.e.s. Il y a certes *unité* du lieu mais *différence* des pratiques. Le lieu public n'est donc ici absolument pas anonyme et impersonnel, il est au contraire personnalisé, au sens où les acteurs y inscrivent une certaine façon de faire et une façon de voir par leurs actions quotidiennes. Chaque individu, souvent au sein d'un groupe social (groupe de pairs, famille, collègues) s'approprie la dalle à sa façon et pour des usages très diversifiés, allant comme on l'a vu du deal jusqu'au simple achat d'un timbre au bureau de tabac. En ce sens, même si chacun.e possède sa propre utilisation de la dalle, l'intensité d'appropriation est extrêmement variable entre les individus et est fonction de l'identité personnelle de l'individu en question. Est-il originaire du quartier ? Y travaille-t-il et si oui, pourquoi ? S'y sent-il à l'aise ? Au sein de cette divergence d'usages et de degrés d'appropriation, nous avons pu notamment observer des formes de domination. Certaines présences sont supérieures au sens où elles sont plus intenses, plus autoritaires, plus longues, comme nous l'avons vu avec la pratique de l' « occuper », en opposition au « passer ». Ainsi, les pratiques spatiales n'évoluent pas simplement côte-à-côte, elles se confrontent sans arrêt et mêmes parfois s'affrontent. Parce que l'appropriation est *différenciée*, elle devient ainsi *concurrentielle*.

Notre étude de la dalle Kennedy aura essayé de montrer à son échelle la dimension strictement *spatiale* des rapports sociaux, au sein d'un quartier populaire. Comme l'espace social, l'espace physique produit en effet des formes de domination et de contrainte entre les individus, à travers son agencement, sa morphologie, ses usages, son rôle. Au sein d'un même espace public, certains individus et groupes sociaux élaborent des formes de distinction spatiale, à la manière de la distinction théorisée par Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1979). Sur la dalle Kennedy, c'est le cas des salarié.e.s (classes moyennes-supérieures voire supérieures) qui imposent des pratiques de la dalle par la tenue d'évènements et par l'exercice de responsabilités politiques, économiques, associatives. Ces salarié.e.s conservent un rapport utilitariste au quartier, gardant une mobilité quotidienne dans d'autres quartiers rennais, ils restent ainsi maîtres de leur trajectoire spatiale, la mobilité étant une forme de domination et de liberté dans

l'espace physique. Pour autant, dans le cas de la dalle Kennedy, on s'aperçoit qu'à la différence de la distinction bourdieusienne, ce processus n'est pas réservé uniquement aux classes favorisées. Les classes populaires élaborent également des formes de distinction par un contrôle du territoire : par exemple le deal implique de se démarquer, d'occuper une position dominante à l'échelle du quartier, de maîtriser l'espace public par le recours à un groupe de pairs, etc. Le cas des dealers et à moindre mesure des zonards et des jeunes de cités montre bien que domination sociale et domination spatiale n'évoluent pas nécessairement ensemble. Il existe une forme de domination sociale *inversée* : en dominant l'espace public, une partie des classes populaires échappe partiellement à leur statut précaire. Elle impose ainsi ses propres règles, normes et utilise l'espace à des fins personnelles et de cette façon, contraint les autres groupes à accepter sa présence. Ainsi, on ne saurait comprendre complètement les rapports sociaux sans entrevoir les processus spatiaux en vigueur : l'espace social est alors recomposé dans des configurations complexes au sein de l'espace physique. Pour le dire autrement, les dominants traditionnels de l'espace social ne sont pas nécessairement ceux de l'espace physique de quartier populaire. En quelque sorte, l'espace public de cité redéploie les cartes et les acteurs rejouent partiellement la partie.

Avoir plus de temps pour mener cette enquête aurait permis d'affiner les conclusions présentées plus haut. Affirmer de façon rigoureuse qu'il existe une domination inversée dans l'espace de quartier populaire nécessite à l'évidence de passer plus de temps sur place, de multiplier les témoignages, d'obtenir plus de matériaux et d'avoir des lectures plus larges. La typologie des pratiques spatiales et le graphique regroupant les acteurs peuvent donc largement être améliorés, en ajoutant de nouvelles variables (e.g. ethnicité) et en précisant celles existantes (genre, âge, lien social). En outre, une dimension immersive (habiter sur place, participer activement dans des associations ou y travailler) est appréciable sur ce terrain. Cela aurait notamment pu permettre de faire des entretiens avec les dealers et les zonards et ne pas uniquement s'en remettre à de l'observation. En outre, si ce mémoire avait pour ambition d'enquêter un quartier dans son ensemble, il peut être pertinent à l'avenir de cibler soit une pratique soit un groupe social, et ainsi gagner en précision dans l'observation. Ainsi, la perspective de trouver d'autres terrains, d'autres types d'espaces publics urbains et ce, pas nécessairement en quartier populaire (gares, centres commerciaux, monument historique, etc.) est réjouissante et ouvre la voie à d'autres recherches, dans le sillage de ce mémoire.

Bibliographie

> Références méthodologiques

Arborio Anne-Marie, Fournier Yves (2005) *L'observation directe*, Paris, Armand Colin.

Beaud Stéphane, Weber Florence (2003) *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*. [1997] Paris, La Découverte.

Bourdieu Pierre (2003) « L'observation participante » *Actes de la recherche en sciences sociales*. 150 (2), pp.53-48.

Guionnet Christine (2015) « Introduction : Et si on réhabilitait les difficultés méthodologiques » in *Exploiter les difficultés méthodologiques. Une ressource pour l'analyse en sciences sociales*. (dir. Christine Guionnet, Sophie Rétif), Rennes, PUR. pp.11-46.

Lepoutre David (2001) « La photo volée. Les pièges de l'ethnographie en cité de banlieue » *Ethnologie française*, 31 (1), pp.89-101.

Pétonnet Colette (1982) « L'observation flottante d'un cimetière parisien » *L'Homme*. n°22 (vol 4), pp. 37-47.

Pinçon Michel, Pinçon-Charlot Monique (1997) « La pratique de l'observation » in *Voyage en grande bourgeoisie*. Paris, PUF, pp.55-79.

Trémoulinas Alexis (2007) « Enquêter dans un lieu public » *Genèses*. 66 (1), pp.108-122.

Zegnani Sami (2015) « Peut-on être insider ? » in *Exploiter les difficultés pédagogiques. Une ressource pour l'analyse en sciences sociales*. (dir. Christine Guionnet, Sophie Rétif), Rennes, PUR, pp.67-82.

> Ouvrages

Bourdieu Pierre (1979) *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Editions de Minuit.

Di Méo Guy, Buléon Pascal (2005) *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*. Paris, Armand Colin.

Grafmeyer Yves, Authier Jean-Yves (2015) *Sociologie urbaine*. Paris, Armand Colin.

Grafmeyer Yves, Isaac Joseph (2004) *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. [1997] Paris, Champs urbains.

Hannerz Ulf (1983) *Explorer la ville*. Paris, Editions de Minuit.

Hirschman Albert, (1995) *Exit, voice, loyalty. Défection et prise de parole*. [1970] Paris, Fayard.

Kaufmann Jean-Claude (2004) *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris, Armand Colin.

Lefebvre Henri (2009) *Le droit à la ville*. [1968] Paris, Anthropos.

Lepoutre David (1997) *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*. Paris, Odile Jacob.

Poche Bernard (1996) *L'espace fragmenté. Eléments pour une analyse sociologique de la territorialité*. Paris, L'Harmattan.

Whyte H. William (2004) *The social life of small urban spaces*. [1980] New York, Project for Public space.

Zegnani Sami (2013). *Dans le monde des cités. De la galère à la mosquée*. Rennes, PUR.

> **Chapitres d'ouvrages collectifs**

Bourdieu Pierre (1993a) « L'espace des points de vue » in *La misère du monde*. Paris, Editions du Seuil, pp.13-17.

Bourdieu Pierre (1993b) « Effet de lieu » in *La misère du monde*. Paris, Editions du Seuil, pp.249-262.

Epstein Renaud (2012) « ANRU : mission accomplie ? », in *À quoi sert la rénovation urbaine ?* (dir. Jacques Donzelot), Paris, PUF, pp.51-97.

> **Articles universitaires**

Auyero Javier (2005) « L'espace des luttes. Topographie des mobilisations collectives » *Actes de la recherche en sciences sociales*. 160 (5), pp.122-132.

Bédard Mario, Breux Sandra (2011) « Non-lieux et grands projets urbains. Une inéluctable équation ? Perspectives théoriques et propositions analytiques » *Annales de géographie*. 678 (2), pp.135-156.

Besozzi Thibaut (2014) « Appropriation de l'espace public urbain : entre aménagements et vécus quotidiens d'un centre commercial » *Revue Géographique de l'Est*. 54 (3-4), pp.1-16.

Bigo Mathilde, Depeau Sandrine (2014) « L'inclusion à la ville des personnes âgées : entre déprise et citoyenneté » *Noroi*. 232 (1), pp.1-18.

Capron Guénola, Sánchez Pedro José García (2002) « L'urbanisme moderne de dalle, histoire d'un lent échouage urbain : le cas du centre-ville de Choisy-le-Roi » *Flux*. 50 (4), pp.20-33.

Lieber Marylène (2011) « Le sentiment d'insécurité au prisme du genre. Repenser la vulnérabilité des femmes dans les espaces publics », *Métropolitiques*. Consulté le 20.03.2018, URL : [<http://www.metropolitiques.eu/Le-sentiment-d-insecurite-au.html>]

Wahnich, Sophie (2011) « L'impossible patrimoine négatif » *Les cahiers Irice*. 7 (1), pp. 47-62.

Wirth Louis (1938) « Urbanism as a way of life » *American Journal of Sociology*. pp.1-24.

> Documents institutionnels, rapports, articles de presse

APRAS (2015) « Fiche quartier Villejean-Beauregard » 33p.

Association des Résidents de Villejean (2001) *Villejean, 30 ans d'histoire*, 275 p.

Documentation Rennes métropole (2016) « Villejean Kennedy », 2015, 2p.

Documentation Epareca (2010) « Ile- et-Vilaine (35) – Rennes Kennedy Centre commercial Winston Churchill », 4p.

Ouest France (2018) « Rennes. Un homme blessé par balle, un autre à coups de marteau », consulté le 13.04.2018, URL : [<https://www.ouest-france.fr/bretagne/rennes-35000/rennes-un-homme-blesse-par-balle-un-autre-coups-de-marteau-5591134>].

Ouest France (2017) « À Rennes, 17 nouvelles caméras pour surveiller les rues », consulté le 05.02.2018 URL : [<https://www.ouest-france.fr/bretagne/rennes-35000/rennes-17-nouvelles-cameras-pour-surveiller-les-rues-5293522>]

Annexes

Annexe n° 1 : Tableau des entretiens réalisés

> Entretiens exploratoires « informels » (première phase de l'enquête ; pas de prises de RDV)

Prénoms (inchangés¹)	Durée	Description (âge réel ou estimé, profession/activité, localisation de l'habitat et ancienneté dans le quartier). Contexte de rencontre.
Florian	13'	16 ans. Lycéen à Victor & Hélène Basch. Non-résident sur la dalle (il habite à Beauregard chez ses parents depuis 15 ans). Rencontré sur le terrain de basket au parc du Berry alors qu'il y jouait, seul.
Olympe	6'	Environ 75 ans. Retraitée, anciennement professeure des écoles. Résidente boulevard d'Anjou depuis 40 ans (environ). Rencontrée à l'extrémité de la dalle vers le boulevard d'Anjou, revenant doucement de faire ses courses avec un caddie, seule.
Nathalie et Josiane ²	7'	Nathalie : environ 40 ans. Ancienne fleuriste sur la dalle. Autrefois résidente (côté Berry), habite désormais à Saint-Jacques-de-la-Lande. Rencontrée au parc du Berry. Josiane : environ 60 ans. Femme au foyer (mère de Nathalie). Résidente rue de Brest depuis 42 ans. Rencontrée au parc du Berry.
Dominique et Sandra	15'	Environ 50-55 ans. Secrétaires à l'accueil de l'Espace social (pôle santé et ôle social). Non-habitantes du quartier. Rencontrées à l'Espace social.
Bruno	8'	Environ 50 ans. Opticien (boutique sur la dalle). Non-habitant du quartier (mais ses parents y habitent). Rencontré chez l'opticien directement.
Stéphane	30'	32 ans. Responsable de la boutique Solu Assu sur la dalle. Habite à Saint-Jacques.

¹ Personne ne m'a demandé de changer leur prénom et je n'ai pas noté de déclarations pouvant placer les individus dans des situations délicates.

² Pour les individus interrogés en même temps, j'ai fait figurer les prénoms et descriptions dans la même colonne car ces informations sont souvent complémentaires.

> **Entretiens « longs » (seconde phase de l'enquête ; prise de RDV)**

Prénoms (inchangés)	Durée	Description (âge réel ou estimé, profession/activité, localisation de l'habitat et ancienneté dans le quartier). Contexte de rencontre.
Julien	35'	35 ans. Bénévole au Marché Noir et professeur à Rennes 2. Habite dans le quartier de Saint-Hélier. Rencontré à l'atelier du Marché Noir.
Catherine	48'	Environ 50 ans. Responsable jeunesse à la bibliothèque (au sein de la Maison de quartier de Kennedy). Habite à l'extérieur de Rennes. Rencontrée à la bibliothèque.
Bilal	10'	Environ 40 ans. Tenant du kebab « Kennedy ». Habite Beauregard. Rencontré au kebab.
Hassan	13'	Environ 45 ans. Tenant du magasin d'informatique, de photocopie, d'imprimerie et libanais. Ancien habitant du quartier, habite désormais dans le périurbain.
François et Erle (colocation)	1h03	21 ans tous les deux. Etudiants à l'ENSAB (Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Bretagne). Habite à Kennedy depuis septembre 2017.
Roger et Jacqueline	57'	90 et 91 ans respectivement. Ouvrier/ouvrier militaire et maîtresse de maison respectivement. Habitent le quartier ensemble depuis 1967 et le même logement depuis 1980, boulevard d'Anjou. Rencontrée chez eux.elles.
Gaëlle	54'	33 ans. Travaille à mi-temps dans une entreprise de webmarketing (son conjoint est vendeur dans un Brico Dépôt). Habite dans le même logement depuis 2009 (location étudiante puis location en couple puis achat d'un logement boulevard d'Anjou). Rencontrée chez elle.
Pauline	43'	29 ans. Responsable « proximité » chez le bailleur social Néotoa, anciennement technicienne à la Mairie de quartier Villejean-Beauregard-Saint-Martin. Habite le centre-ville. Rencontrée à l'agence Néotoa.

Annexe 2 : La rénovation de la dalle Kennedy telle que présentée par Rennes Métropole.

VILLEJEANNEY

JOUER ET SE JOUER DE L'URBANISME DE DALLE

LIBRÉTAIRES DU PROJET	1982	1987	1998	2004	2007	2010	2012
Urbanisme	Musé	Création de la Cité					
Urbanisme	Urbanisme	Urbanisme	Urbanisme	Urbanisme	Urbanisme	Urbanisme	Urbanisme

LES AMÉNAGEURS DU QUARTIER
 Ville de Rennes, Territoires & Développement, Société Habitat 65, Habitat 67

LES AMÉNAGEURS DU PROJET
 Anis, Caisse d'Allocations Familiales, Caisse d'Allocations Familiales, Caisse d'Allocations Familiales

CONTACT
 Sylvie Métais, Responsable Développement
 1 rue de la République - 35000 Rennes
 02 99 51 11 00 - metropole@rennes.fr

LA DALLE KENNEDY OUVRIRE SANS DÉMOLIR

Jusqu'ici repliée sur elle-même, la dalle est de nouveau connectée à la ville et s'ouvre aux passants en accueillant de nouveaux commerces et services publics dans des bâtiments de qualité.



QUAND LA DALLE DONNE DU BRUIT
 Devenue publique, la dalle Kennedy a été réhabilitée pour répondre à la demande de la ville. Aujourd'hui ouverte à tous, elle s'ouvre à la ville et accueille de nouveaux commerces et services publics dans des bâtiments de qualité.

NOUVEAUX COMMERCE, NOUVEAUX SERVICES PUBLICS
 Les commerces et services publics ont été réhabilités et sont désormais accessibles à tous. Ils accueillent de nouveaux commerces et services publics dans des bâtiments de qualité.

LE PARKING EN SOUS-SOL
 Le parking en sous-sol a été réhabilité et est désormais accessible à tous. Il accueille de nombreux véhicules dans des bâtiments de qualité.

UNE AMÉLIORATION GÉNÉRALE DU QUARTIER
 Le quartier a été réhabilité et est désormais accessible à tous. Il accueille de nombreux commerces et services publics dans des bâtiments de qualité.

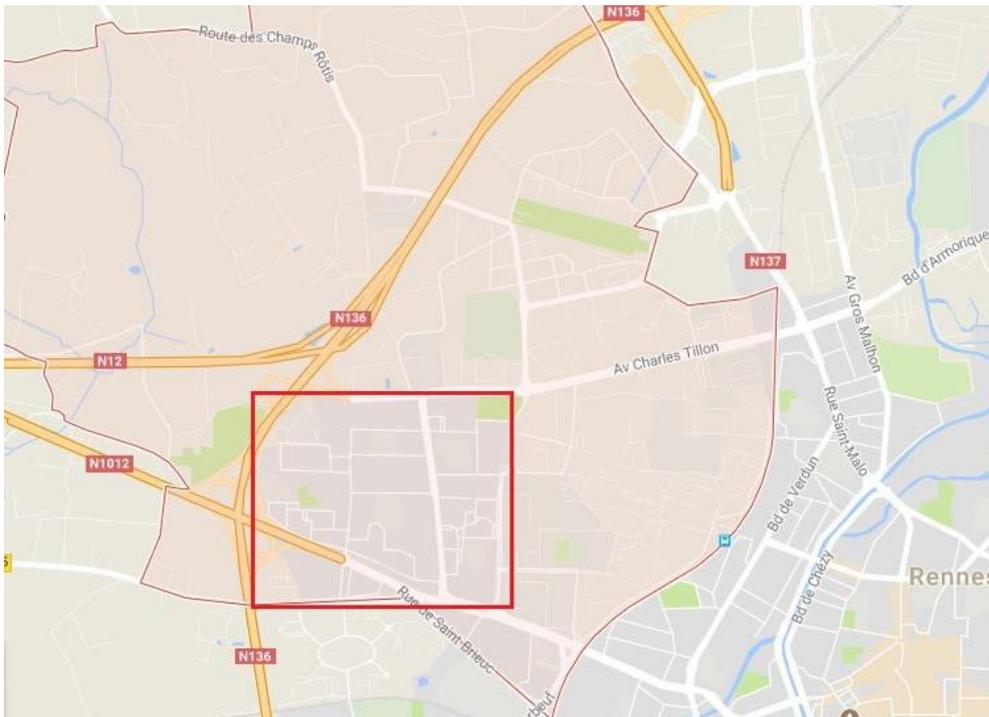
LES COMMERCE PUBLICS
 Les commerces et services publics ont été réhabilités et sont désormais accessibles à tous. Ils accueillent de nouveaux commerces et services publics dans des bâtiments de qualité.

LE PARKING EN SOUS-SOL
 Le parking en sous-sol a été réhabilité et est désormais accessible à tous. Il accueille de nombreux véhicules dans des bâtiments de qualité.

UNE AMÉLIORATION GÉNÉRALE DU QUARTIER
 Le quartier a été réhabilité et est désormais accessible à tous. Il accueille de nombreux commerces et services publics dans des bâtiments de qualité.

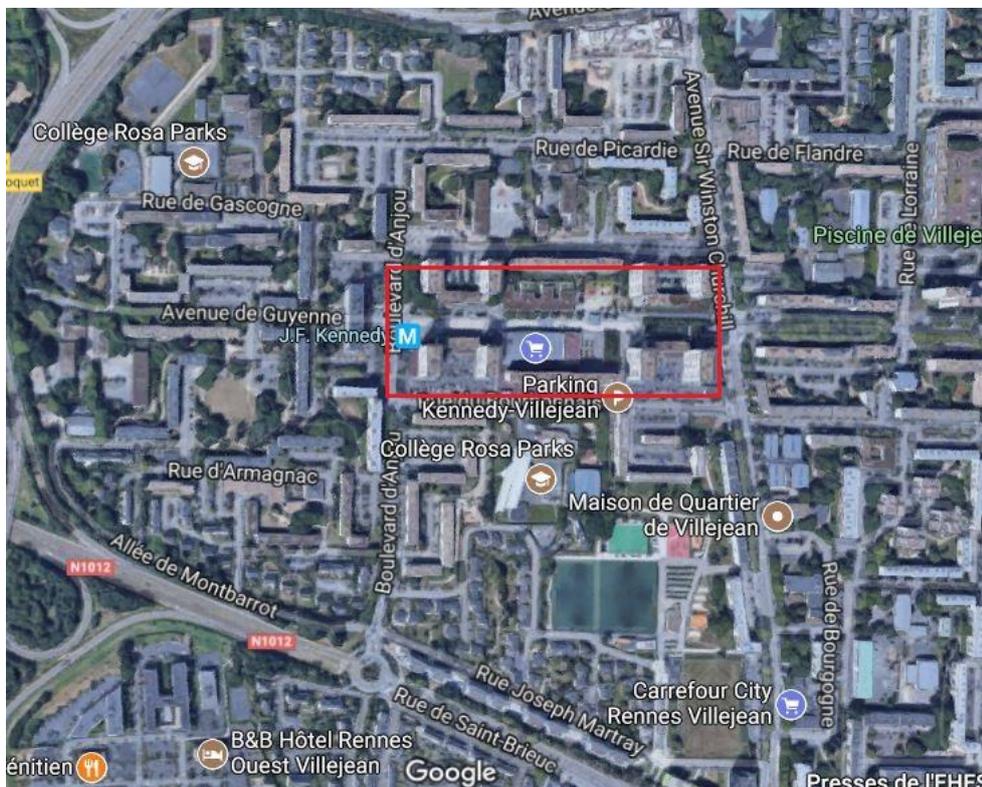
Crédits : Rennes métropole

Annexe n°3 : Quartier de « Villejean » démarqué par le carré rouge, ensemble du quartier administratif « Villejean-Beauregard » de Rennes.



Crédits : Google maps

Annexe n°4 : La dalle Kennedy, terrain d'enquête à proprement parler, à l'intérieur de l'ensemble locatif Kennedy, entre le campus de Rennes 2 et la rocade.



Crédits : Google maps

Annexe 5 : Article de Ouest France, daté du 30/06/2015.

Villejean : la dalle Kennedy concentre les problèmes

Emblématique de Villejean et lieu de passage incontournable, la dalle Kennedy vit en contraste. Un lieu de rencontre pour les habitants, mais aussi la source de bien des problèmes. La cohabitation y est en panne. Reportage.

Assise sur un banc en béton, dalle Kennedy, Françoise, la cinquantaine, est philosophe. « Le matin, c'est calme. Le problème, c'est que cela ne va pas durer..., regrette cette femme qui vit depuis trente-cinq ans à Villejean. J'aime ce quartier. J'y ai mes amis. Il y a tout ici pour être heureux : le métro, les commerces, des associations... Mais ça a trop changé et à

présent je rêve d'aller habiter ailleurs. » Un paradoxe qu'elle n'est pas la seule à partager.

« Ils ne me font pas peur ».

Le quartier se réveille en cette matinée ensoleillée. Les parents amènent leurs enfants à l'école Andrée-Chedid et discutent devant les grilles. Des collégiens se dirigent vers le collège Rosa-Parks tandis que les premiers clients entrent au Carrefour Market ou vont prendre leur café au Provençal, le bar-brasserie où se côtoient étudiants, salariés et riverains. Françoise, elle, profite d'une pause, au calme avec une amie. « Il y a encore eu une bagarre hier, regrette-t-elle. Tant que les policiers sont là, tout va bien. Mais dès qu'ils partent, les affaires reprennent. Les affaires ? « Les dealers qui s'approprient la dalle à partir de l'après-midi. Ils te font comprendre que c'est leur territoire. Mais moi, ils ne me font pas peur. »

Climat d'insécurité

Les heures tournent et la physionomie de la dalle va effectivement changer. En début de journée, des bandes occupent les bancs devant le centre social, sous le kiosque ou près du supermarché. Soudain, un jeune déboule en scooter au milieu de la dalle. « Cela me fait peur, avoue Lucie, une jeune habitante. Y'a des mamans qui ne veulent plus venir ici en fin de journée, car elles ont peur pour leurs enfants. » Elle évoque aussi les parties de foot sauvages avec les ballons qui frappent des passants. Ou encore des projectiles lancés du toit du Carrefour...

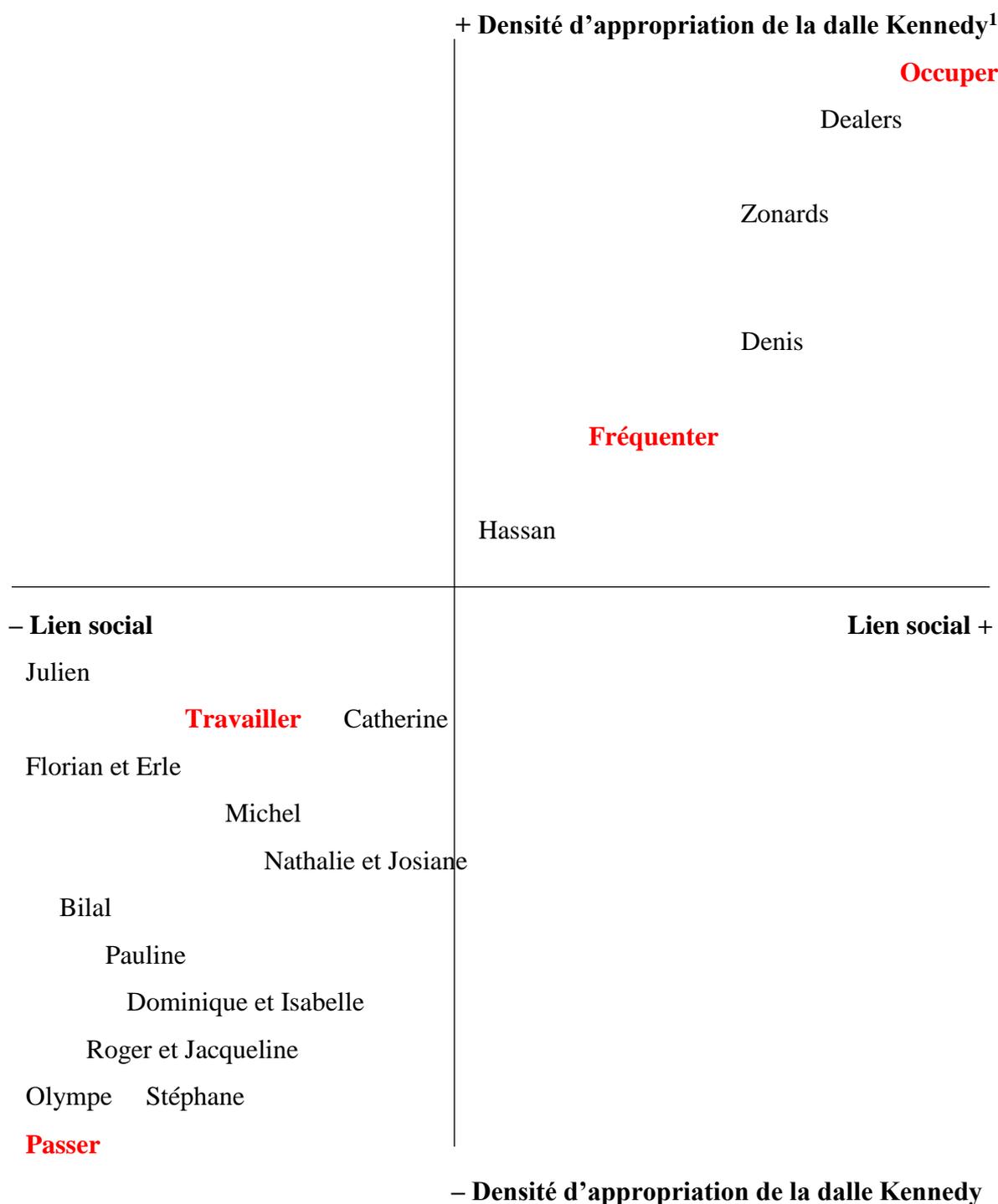
D'autres préfèrent prendre le métro à Villejean-Université plutôt qu'à Kennedy. Ce climat d'insécurité ressenti par de nombreuses personnes s'est amplifié ces dernières semaines après une succession d'incidents et de bagarres qui ont marqué les esprits et plombé l'ambiance générale. « Le ministre de l'Intérieur est venu tôt le matin, l'autre fois, s'indigne Alain, lui

aussi un ancien du quartier. Mais c'est en fin de journée qu'il aurait dû se promener pour voir notre réalité. » La dalle, censée être un lieu de rencontre et de convivialité, ne remplit plus sa fonction initiale. D'autant qu'elle représente un véritable point central. Villejean n'est pas un quartier composé d'îlots comme le Blosne. « Quand ça part en vrille ici, tout le monde est au courant », constate Michel, un enseignant.

« Pas de respect »

Vers 17 h, un véhicule de police traverse la dalle. Les quolibets fusent à son passage. « Y'a plus de respect, s'indigne Jacques. Plus de respect pour la police, ni pour les habitants, ni pour le mobilier urbain. » Il évoque aussi le contexte de la crise, le chômage, deux fois plus élevé ici que dans le reste de la ville, le désœuvrement. Il aimerait retrouver l'esprit du « village » de son enfance. « C'est toujours la même histoire : une minorité sème la pagaille. Tant qu'on les laissera faire ce qu'ils veulent... »

Annexe 6 : référencement des usager.e.s de la dalle Kennedy et des types de pratiques en fonction de la densité d'appropriation de la dalle Kennedy et du lien social



¹ La densité d'appropriation de la dalle Kennedy résulte de la fréquence, de la longueur et de l'intensité de la présence sur la dalle Kennedy ainsi (dans une moindre mesure) du nombre de commerces, services, équipements fréquentés. Ainsi « occuper » atteint la plus haute densité d'appropriation de la dalle, à l'inverse passer la plus petite densité.

Annexe 7 : Carte des équipements de la dalle Kennedy et des alentours proches (moins de 200m). Sources : Documentation APRAS, mars 2017.



- | | |
|---|---|
| 1. Bureau de police. | 35. Gymnase Picardie. |
| 2. Cercle Paul Bert Villejean-Beaugard. | 40. Centre médical et centre d'action médico-sociale. |
| 3. Espace social. | 44. Centre de loisirs (annexe CPB). |
| 6. Groupe scolaire Andrée Chedid. | 47. Néotoa. |
| 8. Collège Rosa Parks (site Malifeu). | 48. Espacil. |
| 9. Gymnase Kennedy. | 49. Aiguillon construction. |
| 15. Locaux associatifs Kennedy. | 27. Accueil de loisirs Jean Moulin. |
| 17. Maison de retraite Raymond Thomas (CCAS Rennes). | 28. Centre de loisirs Andrée Chedid. |
| 18. Marché Villejean. | 32. Eglise Saint-Luc. |
| 21. Bibliothèque Villejean. | 33. Parc du Berry. |
| 22. Mairie de quartier Villejean/Beaugard/Saint-Martin. | 34. Complexe sportif du Berry. |
| 25. Accueil CPAM. | 39. Métro JF Kennedy. |
| 26. Halte-Garderie/Centre Social. | |